Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

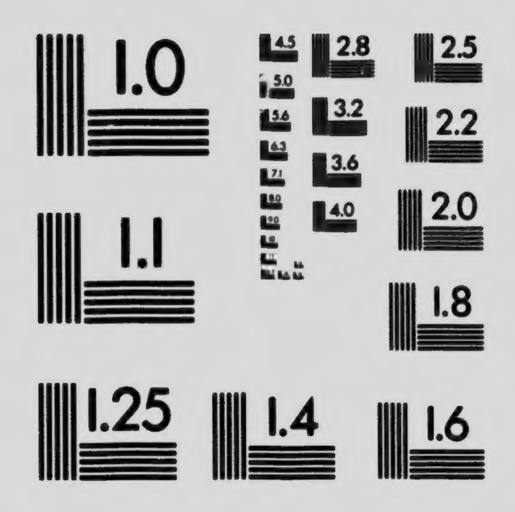
1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





LÉGENDES
CANADIENNES

TROIS LÉGENDES FRANCISCAINES DE L'AN 1629, PAR LE FRÈRE GILLES, O.F.M.

AVEC PRÉFACE ET NOTES PAR LE PÈRE HUGOLIN, O.F.M.

IMPRIMÉ À MONTRÉAL, POUR LA LIBRAIRIE NOTRE-DAME, 35, OUEST, RUE NOTRE-DAME, EN SEPTEMBRE 1916

TROIS LÉGENDES FRANCISCAINES

LÉGENDES
CANADIENNES



TROIS LÉGENDES FRANCISCAINES DE L'AN 1629, PAR LE FRÈRE GILLES, O.F.M.

AVEC PREFACE ET NOTES PAR LE PERE HUGOLIN, O.F.M.

" Où Dieu nous sème,
il faut fleurir . . ."

IMPRIMÉ À MONTRÉAL, POUR LA LIBRAIRIE NOTRE-DAME, 35, OUEST RUE NOTRE-DAME, EN SEPTEMBRE 1916

Nihil obstat.

Marianopoli, 1a die junii 1915.

Fr Maria Raymundus, o.f.m., Cens. deleg.

Imprimi potest.

Marianopoli, 1a die junii 1915.

Fr Joannes-Joseph Deguire, o.f.m., Del. Prov.

Nihil obstat.

Marianopoli, die 29a junii 1915.

E. Hébert, Censor librorum.

Imprimatur.

Archevêché de Montréal, 1 juillet 1915.

Emile Roy, Vicaire Général.

A TOUS MES FRERES...

PRÉFACE

Au mois de janvier 1915, *le frère Gilles quittait Montréal pour Rome. Le train rapide dérobait à ses pieds, lambeau par lambeau, — je transpose à la troisième personne une lettre du voyageur — la terre canadienne, cette terre de chez-nous qui, du fond des horizons, accourait se mettre sur son passage pour rythmer* con mestizia *cette bribe de la vieille chanson de Marlborough*: "*Ne sait quand reviendra*", *que lui chantaient alors obstinément des souvenirs d'enfance.*

Et lorsque, le matin du 6 *janvier, laissant le quai de Brooklyn il vit, dans les brûmes pâlissantes de l'aurore, s'enfoncer peu à peu les édifices et les clochers de New York, derrière lequel il distinguait très loin, là-bas, le Canada, avec son vieux couvent de briques rouges appuyé sur la jeune chapelle de pierres grises, lorsqu'il vit tout cela descendre et dispaître derrière cet horizon marin qui nous suit et se renouvelle toujours et toujours monte comme pour submerger tout le passé, il sentit monter en lui aussi, comme des vagues, les énergies d'un amour du sol natal qu'il ne soupçonnait ni si violent ni si profond. Cette découverte n'était-elle pas une grâce consolatrice? Notre voyageur le crut et pensa que le Prophète-Roi seul pouvait lui prêter des accents dignes à la fois de la Haute Majesté du Seigneur et du prix inestimable de son don pour lui en exprimer sa reconnaissance.*

Il ouvrit donc le livre des Psaumes et lut avec un étonnement ému :

"O Dieu, nous avons entendu de nos oreilles, nos frères nous l'ont raconté, l'oeuvre que tu as accomplie de leur temps, aux jours anciens.

"... Ce n'est point leur épée qui leur a conquis le pays, ce n'est par leur bras qui leur a donné la victoire; mais c'est ta droite, c'est ton bras, c'est la lumière de ta Face, parce que tu les aimais." (*Ps.* 43).

Ces lignes admirables ne pouvaient pas, à l'heure présente, c'est-à-dire au moment où le Canada s'apprêtait à solenniser le IIIe centenaire de l'établissement de la foi par les Récollets, ses illustres frères, elles ne pouvaient pas ne pas être appliquées à la Nouvelle-France; elles lui furent admirablement commentées d'ailleurs par le livre substantiel du Père Odoric : Les Franciscains et le Canada, *qu'il avait apporté avec lui.*

Et c'est ainsi, après la méditation des versets du poème royal et la lecture de quelques pages de notre belle histoire, que naquirent ces légendes. L'auteur les a écrites au cours d'une interminable traversée de dix-sept jours, sur le pont du navire, devant les vagues mourantes et les lointains infinis, tandis qu'au-dessus de lui, dans le firmament capricieux, les vols blancs des mouettes le suivaient en se croisant comme des bénédictions.

Le frère Gilles m'envoya à titre amical le manuscrit de ses légendes, voilà un an et plus, les recommandant à mon indulgence, avec l'espoir, écrivait-il, que, après l'avoir occupé quelques jours, elles m'amuseraient quelques instants.

Elles m'enchantèrent.

Je n'aime en effet rien autant que la légende, la vraie, celle qui n'invente pas de toutes pièces les personnages et les faits, mais qui, fleur de l'histoire, y plonge ses racines. Et quand la légende s'exerce sur l'histoire canadienne, et dans l'espèce sur celle des Récollets, qu'elle met en scène les personnages de cette histoire et qu'elle se déroule sur notre grand fleuve et dans nos sombres forêts, oh! alors, de quel intérêt particulier elle s'augmente et quelle profonde jouissance elle me procure !

Je formai donc le dessein bien arrêté de publier ces légendes. Cela n'alla pas tout seul. Il me fallut arracher à l'auteur son assentiment, puis son manuscrit, que je lui avais retourné pour qu'il le revît. Imprudence qui faillit être fatale aux légendes... La tentation, je sais, fut très forte de les jeter au feu et d'en finir ainsi avec l'importun solliciteur. Nos bons Récollets, j'imagine, que je voulais honorer par cette publication, retinrent le bras du frère Gilles, et un bon jour m'arriva le manuscrit, revu et augmenté, des légendes. Elles paraîtront à à l'heure la plus opportune, à la veille des fêtes —

remises à cette année — du IIIe centenaire de la foi.

Je me flatte qu'elles seront goûtées, et je crois pouvoir prendre sur moi, au nom des lecteurs des présentes légendes, de demander à l'auteur d'en lier une gerbe nouvelle.

Ce genre littéraire est bien peu exploité ici, et pourtant, quelle mine à récits légendaires que nos vieilles chroniques. Les récits de nos anciens Récollets, Sagard, Leclercq, pour ne nommer que ceux-là, sont des sources où l'on peut puiser à pleines mains les motifs des plus merveilleux contes.

Je souhaite que vous y employiez vos talents, cher frère Gilles, à l'honneur des lettres canadiennes et du nom franciscain. Après l'épreuve si redoutée par vous du feu de la rampe, que les actuelles légendes, je le répète, vont supporter avec triomphe, vous ne sauriez arguer de votre maladresse à écrire. Les lecteurs les plus délicats loueront en effet vos dons d'évocation, de mise en scène, votre talent descriptif, votre fraîcheur de sentiments, la belle tenue de vos légendes. Plusieurs écrivent étant moins favorisés...

J'attends donc pour bientôt une nouvelle série de légendes... à moins que ce ne soient vos Esquisses et Miniatures... *ou encore vos évocations des* Choses qui s'en vont...

P. HUGOLIN, o.f.m.

ARGUMENT HISTORIQUE

Le 19 *juillet* 1629, *David Kirke arrivait devant Québec et sommait Champlain, au nom du roi d'Angleterre, de lui livrer l'Habitation et la colonie. Devant l'impossibilité manifeste où se trouvait le fondateur de Québec de se défendre, la reddition de Québec fut décidée. Aux termes de la capitulation, tous les habitants, y compris les Récollets et les Jésuites, devaient être déportés en France, ce qui eut lieu le* 9 *septembre suivant. La colonie fut rendue à la France en* 1632, *mais les Récollets ne purent y retourner qu'en* 1670. *Condamnés de nouveau à disparaître, après la cession définitive du pays à l'Angleterre en* 1763, *il fut enfin, en* 1900, *donné aux Franciscains — dont les Récollets représentaient un groupement aujourd'hui absorbé dans l'Ordre de saint François — de bâtir un nouveau monastère à Québec, sur les hauteurs du cap, à l'endroit précis où la légende place la vision prophétique du frère Gervais, l'un des Récollets déportés en* 1629.

P. H.

La prophétie du Frère Gervais

I

"Qui seminant in lacrymis,
in exultatione metent."
Ps. 125.

A Québec, le 15 août 1629.

Elle sonnait, elle sonnait, ce matin-là, à toute volée, la petite cloche du couvent de Notre-Dame-des-Anges; car devant les colons accourus à leur chapelle, les Récollets avaient chanté leur dernière grand'messe.

L'Eglise universelle célébrait la fête de l'Assomption de la Vierge Marie et les missionnaires avaient voulu se réjouir avec elle du triomphe de leur Mère Immaculée, la douce Reine des Mineurs. Le monastère lui-même, par son vocable gracieux, semblait saluer sa Protectrice, accueillant la joie radieuse et pure de cette fête mariale comme une

grâce de douceur accordée par le Ciel pour adoucir les tristesses de ces jours d'adieux.

Ces jours étaient bien, hélas ! des jours d'adieux : les Récollets expulsés du Canada devaient — le 9 septembre suivant — entreprendre le long et périlleux voyage de leur retour en France.

Mais les hommes éclairés de la lumière divine savent que la gloire de Dieu n'est pas toujours nécessairement attachée au succès et " ils ne pleurent pas comme ceux qui n'ont pas d'espérances ". Aussi les missionnaires avaient-ils voulu offrir un sacrifice solennel d'actions de grâces au Très-Haut pour le remercier des bienfaits sans nombre par lesquels Il avait béni leur ministère et leurs personnes sur le sol canadien; ils désiraient remettre en même temps, entre les mains de la Reine des Apôtres, l'oeuvre de salut qu'Elle leur avait confiée, alors qu'à peine la semence évangélique commençait à germer ses espérances de moisson. Reconnaissance et renoncement : telle était donc l'atmosphère dans laquelle se mouvait l'âme des religieux, et dans les énergies fécondantes de laquelle l'épreuve devenait comme

"l'arbre planté au bord des eaux et qui donne son fruit en son temps", ce fruit divin qui est la force de l'heure.

Le Patriarche séraphique avait, semble-t-il, prévu ces moments de détresse réservés à ses enfants, lorsqu'il inséra dans son testament deux lignes, qui s'imposent à la méditation des religieux proscrits. "Lorsque vous ne serez pas reçus dans une contrée — écrit le doux législateur — fuyez dans une autre pour y faire pénitence, avec la bénédiction de Dieu". Paroles sombres et tristes comme un départ, mais qui, méditées ce matin-là, dans la chaude lumière de cette fête toute de gloire, sous les regards bienveillants de Celle qui elle aussi avait fui vers un autre pays, dut prendre un sens très précis, dévoilant des horizons nouveaux au tournant de cette voie unique de la perfection chrétienne: accomplir la volonté de Dieu.

Et puis, ce "fuyez dans un autre pays" ne s'adoucissait-il pas singulièrement lorsque cet autre pays était la France, et que la France était la patrie ? n'était-ce pas déjà un peu la "bénédiction du Seigneur"?

Aussi, lorsqu'après la messe la communauté se réunit au réfectoire, aucun nuage de tristesse n'assombrissait les âmes; au contraire, une paisible gaieté illuminait et dilatait les coeurs.

Une décision prise au cours du repas vint cependant jeter un peu d'amertume dans cette si douce joie. Il fut convenu que le lendemain, après la messe conventuelle, on descendrait la cloche du campanile, afin de la cacher dans les bois voisins avec d'autres objets du culte qu'on y avait déjà enfouis. N'était-il pas juste que ses dernières notes, en tintements mélancoliques, fussent un hommage au Fils de Dieu descendu une fois encore sur la terre canadienne, après avoir été, tout le jour, un joyeux chant de fête, annonçant l'Assomption de sa divine Mère au ciel ?

La cloche! cette sentinelle avancée au front du monde supérieur, les missionnaires la verraient donc déserter son poste glorieux, près du tonnerre il est vrai, mais près du soleil aussi... Ils la verraient donc ensuite se terrer comme une morte, cette compagne de leur voyage et de leur apostolat,

elle qui avait chanté avec l'harmonieuse douceur de sa voix française, la chanson divine de la Foi au-dessus du berceau de la Nouvelle-France.

Telles étaient les pensées qui envahirent l'âme des religieux, lorsqu'après le repas ils se séparèrent pour aller reprendre leurs occupations habituelles.

Le frère Gervais, l'un des futurs exécuteurs de l'arrêt porté contre la cloche, était certainement le moins joyeux de tous. Pour secouer sa tristesse, il sortit du couvent et se dirigea vers la lisière du bois où l'on apercevait une hutte habitée par une vieille sauvagesse aveugle : il lui portait, avec des paroles réconfortantes, une portion entière de son dîner.

Suivi, comme on le pense bien, par les remerciements que la huronne lui renouvelait du seuil de sa cabane, le frère Gervais s'enfonça dans la forêt vers le sud-ouest, gravit une pente abrupte sur le haut sommet de laquelle la forêt se continuait toujours.

La cloche du couvent sonnait pour les vêpres lorsque notre promeneur parvint devant un cal-

vaire rustique qui s'élevait sur la cime du rocher. Il s'agenouilla sur une saillie du roc et, pour s'unir aux Heures canoniales qu'on psalmodiait au monastère à cette heure même, il récita avec dévotion les *Pater* de son Office de convers qu'il fit suivre, selon son habitude, du *De Profundis* pour les défunts. Pour commémorer ensuite la fête du jour, il chanta de son mieux — en maltraitant peut-être quelques modulations — le *Magnificat*, et l'écho de la forêt, de sa voix lointaine, très adoucie, lui rapporta fidèlement la finale de chaque verset: *Dominum... salutari meo... Nomen ejus...*

L'ascension du cap, sous cette brûlante chaleur d'août, avait singulièrement alourdi le frère Gervais; le chant l'avait peut-être aussi exténué plus que de raison; toujours est-il que, jugeant à la position du soleil qu'il était encore de bonne heure, il s'assit sur l'écran de tuf, au pied de la croix, pour prendre un peu de repos.

II

Cette croix, c'est lui-même qui l'a érigée il y aura dans un mois, le 17 septembre, juste deux ans.

Depuis lors, cet endroit était devenu le lieu favori de ses promenades, ou mieux de ses pèlerinages. C'est surtout après ses cueillettes de racines sauvages et de simples qu'il aimait à venir revoir cette solitude; alors, pendant que ses mains actives faisaient le tri de ces herbes, son âme se nourrissait de la méditation du grand mystère d'amour qu'est la croix.

Mystère d'amour! La croix, dont le geste rédempteur bénit, console et sauve; la croix, qui parle du Calvaire et du Christ, c'est en effet le sublime résumé de l'*amour,* du mystère de *l'amour crucifié.* Et cette montagne déserte au sein de la forêt silencieuse lui rappelle aussi l'Alverne, ce calvaire glorieux du Petit Pauvre d'Assise, le *crucifié d'amour.*

Ici, le Modèle divin dans toute sa fécondité salvatrice et intarissable; là, la copie authentique

idéalement douloureuse, plus près de nous, plus humaine, avec ce quelque chose de fraternel et de doux infiniment, qui attire encore et entraîne toujours, après des siècles.

C'est ainsi que le pauvre convers nourrissait son esprit de foi au cours de ses fréquents pèlerinages. Mais ce jour-là, sa méditation lui fit découvrir un trait de ressemblance, plus frappant encore, qu'il n'en avait remarqué jusque là, entre sa famille religieuse et son chef stigmatisé. Ne gravissait-elle pas, elle aussi, à cette heure angoissante de son expulsion, au sein des ombres de mort couvrant ce pays, un Alverne où elle serait crucifiée bientôt, non par l'amour, mais par la haine ?

Ah ! si les regards de l'humble frère avaient pu sonder l'avenir, quelles consolations son âme abattue n'aurait-elle pas éprouvées ! Telle la croix d'or qui précède le cortège processionnel de notre Dieu, il aurait vu resplendir dans les perspectives toujours un peu embrumées de l'histoire, la gloire de cet Ordre de saint François, stigmatisé alors comme son Fondateur et son Père ; cet Ordre qui,

pour avoir porté le flambeau de la Foi jusqu'aux confins du continent, a projeté une traînée lumineuse sur la route qu'a suivie et ¬ue suivra l'Eglise canadienne pour parvenir à sa transcendante destinée.

Mais le pauvre frère ne voyait rien de tout cela, et même il ne voyait plus rien du tout · l'esprit abattu, le coeur et l'âme tristes, il s'étan adossé à la croix et endormi.

III

Quand le frère Gervais s'éveilla, le soleil avait disparu derrière la masse violette des Laurentides, tandis que de l'horizon opposé l'ombre grise, toujours plus grise, montait, montait rapidement des basses profondeurs du fleuve.

Il se leva d'un bond en se frottant les yeux, fit une courte prière à la croix, jeta de rapides regards d'adieu autour de lui, puis, sortant de la clairière, il s'enfonça dans la descente où les buissons au passage griffaient ses manches comm pour le retenir.

Lorsqu'il arriva au monastère, la communauté était réunie au réfectoire; on y faisait la lecture en attendant le frère Modeste sorti pour chercher le repas que leur offrait, ce soir de fête, madame Couillard, leur inlassable bienfaitrice.

En voyant entrer le frère Gervais, le Père Gardien interrompit la lecture d'un coup de sonnette et dit:

—"Mais d'où venez-vous donc si tard, mon cher frère? quelques malades sans doute?

—"Je vous demande pardon, mais Votre Paternité ayant bien voulu me permettre une petite promenade, j'ai fait, une fois de plus, mon pèlerinage favori, sur la montagne. Je m'accuse, mon Révérend Père, de m'y être paresseusement endormi, et je prie Votre Révérence de m'imposer une pénitence salutaire.

—"Dieu soit béni! mon frère. Je trouve en effet que votre pèlerinage vous inspire et je comprends enfin vos préférences marquées pour cette excursion avec son programme obligé naturellement: *"In pace in idipsum, dormiam et requiescam"*.

Le frère baisa la terre — indiquant ainsi qu'il acceptait la correction — et demeura à genoux, la tête et les yeux baissés. Le Père Gardien reprit:

—"C'est parfait! *"Ego dormivi et soporatus sum"*, n'est-ce pas? Après l'autre pèlerinage du même genre que vous allez faire à la cellule tout à l'heure, avec la même dévotion intense, vous pourrez vous faire une gloire d'observer à la lettre la recommandation de N. P. S. François qui nous veut *"tanquam peregrini in hoc saeculo"*. Vous avez cru peut-être dans votre simplicité que notre Père priait ainsi sur la Verna, et que le séraphin a dû l'éveiller d'un coup d'aîle pour lui imposer les stigmates? Vous auriez mieux fait dans tous les cas d'imiter d'abord saint François dans son oraison vigilante, ou bien alors, toujours comme lui, d'inviter au moins un faucon à vous réveiller pour 5 heures, puisque je vous attendais pour cette heure-là. Vos ronflements n'ont pas causé d'éboulis toutefois ?

—"Peut-être bien, mon Révérend Père, peut-être bien; mais ce dût être alors de l'autre côté du cap, car de ce côté, ce que j'ai vu ne ressem-

blait à rien moins qu'à un éboulis.

—"Est-ce que par hasard vous auriez eu une vision, une extase?

—"Hélas! Votre Paternité sait mieux que personne combien je suis indigne de telles faveurs. Non, mon Révérend Père; j'ai eu... un rêve, tout simplement, comme le commun des mortels.

—"Quoi! vous, frère Gervais Mohier de Chartres, religieux profès de l'ordre de saint François; vous, à un âge qui n'est plus, tant s'en faut, celui des songes, vous avez encore des rêves? et ce qui est plus étonnant encore, c'est de vous entendre dire cela, tout haut, avec l'assurance d'un gazetier, devant des hommes sérieux. *"Subsannatio et illusio his qui in circuiti nostro sunt"*. Seigneur, où allons-nous?

—"Oh! si vous saviez, mon Révérend Père?

—"Savoir... quoi? votre cauchemar, peut-être?

—"C'était si beau! si beau! que je crois faire un acte méritoire, aujourd'hui surtout, en vous souhaitant pour ce soir le même songe et pour demain ou plus tard, sa splendide réalité.

—"Bon! il ne manquait plus que cela, voilà

que vous vous mettez à faire de la poésie! Et où la poésie va-t-elle se nicher, je vous le demande!"

Le frère Gervais, toujours à genoux, levant vers son supérieur des yeux où semblaient persister des lueurs d'extase:

—"Mon Révérend Père, la poésie doit être expulsée de quelque part, et elle va peut-être rentrer en France elle aussi; en attendant, elle loge où elle peut.

—"Dieu soit béni! on vous a bien de l'obligation pour le renseignement, frère Gervais; mais *"Caritas Christi urget nos";* à mon tour je vous souhaite de ne pas rêver trop souvent. Qu'il vous suffise, croyez-moi, de porter avec courage le poids des déceptions que vous réserve la Providence, et n'allez pas vous charger, je vous prie, de celles que vous préparent nécessairement les espoirs fantaisistes inspirés par vos songes creux.

"Voici le frèrèe Modeste qui entre avec le pain des anges — comme aimait à l'appeler saint François — nous nous réjouirons en remerciant le Seigneur: *"Benedicamus Domino"*. Pour votre pénitence, frère Gervais, vous nous raconterez

votre fameux rêve pendant le souper, et je permets à tous les religieux de rire de vous tout à leur aise, sans remords de rompre ainsi peut-être le fil de votre littérature. Dites maintenant un *Ave Maria* aux intentions de notre bienfaitrice et allez à votre place.

IV

Le frère Gervais, moins étourdi par ces latinades de son gardien, auxquelles il était habitué, que par l'ordre de parler tout haut au réfectoire, incapable, lui, de trouver un texte là-dessus, commença tout simplement:

—"Je me trouvais en rêve, comme en réalité d'ailleurs, sur la pointe du cap que l'on peut apercevoir de la fenêtre du vestiaire. La forêt en avait complètement disparu, et le terrain qu'elle occupe à l'heure qu'il est, magnifiquement cultivé et fertile, était à lui tout seul une vraie fête pour mes yeux d'agriculteur. Il y avait par exemple — et pour ne parler que de cela — des haricots que j'ai pris pour des vignes, et qui tirebouchon-

naient leur ramure, je ne vous mens pas, presque aussi haut que la porte de Monseigneur le Gouverneur.

"Dans l'angle d'un grand jardin entouré de murs, s'élevaient des constructions massives, aux formes régulières et à l'aspect... disons... recueilli, comme se présente presque toujours un monastère. C'était en effet un monastère, et ce qu'il y a de plus fort, un monastère franciscain. Il n'y avait pas d'ailleurs à s'y tromper: des religieux de notre saint Ordre, en traversant le jardin passaient près de moi — heureusement sans me remarquer — et par le grand promenoir d'où ils pouvaient observer tout le pays, depuis les Hurons jusqu'aux Montagnais, ils entraient au couvent où la cloche sonnait encore pour quelque exercice conventuel. En un clin d'oeil, le jardin fut délaissé comme un vieux livre de sciences.

"Quelques minutes plus tard, je vis poindre derrière l'église — car il y avait une église dont je vous parlerai tantôt — une procession longue... longue... comme d'ici à demain. C'étaient les religieux avec, en tête de leur cortège, une pauvre

croix de bois — Dieu me pardonne! j'ai cru que c'était la nôtre, la petite, vous savez? — Ils passèrent donc si près de moi que leurs robes de bure touchaient la mienne, en tout semblables, jusques et y compris les pièces.

"Deux à deux, les mains dans les manches, marchaient d'abord de jeunes religieux, de vrais enfants, mes Révérends Pères, dont la piété candide et l'angélique modestie m'enveloppèrent l'âme de je ne sais quoi de doux. Venaient ensuite de vieux frères, à la démarche grave, appesantie par les travaux du dévouement, dont j'enviai le bonheur simple et tranquille... Puis défilèrent, beaucoup plus nombreux ceux-là, les scholastiques, dans toute la grâce juvénile de leur vocation en fleur, portant la triple auréole de la tonsure cléricale, de la perfection religieuse et de la science sacrée. Quels beaux...

—"Frère Gervais, frère Gervais, interrompit le Père Gardien, voilà que vous retombez dans la poésie; vous avez dû lire cela quelque part.

—"Si vous appelez cela de la poésie, mon Révérend Père, que voulez-vous que j'y fasse, puisque

c'est le sujet qui la demande et qui, il me semble, la fournit. Si j'ai lu cela quelque part, ce ne peut être que dans... la procession, pas ailleurs. Je me disais donc — si vous me permettez de poursuivre — en voyant passer ces futurs missionnaires: Mon Dieu! quels beaux moissonneurs à l'entrée de votre champ, où la moissson s'annonce juste à l'époque où les ouvriers de la première heure sont forcés de se soustraire à ses glorieuses fatigues!

"Mais ce n'est pas tout. Les frères étudiants étaient suivis par les Pères, car dans les processions c'est un peu comme dans le ciel: les derniers sont les premiers, pardon, je voulais dire: les premiers sont les derniers. Il y avait bien une douzaine de prêtres. Mais j'y pense — à temps, par bonheur — , pour en dire quelque chose de convenable et de juste, il me faudrait chercher des comparaisons et faire des rapprochements que toute ma prétendue poésie serait impuissante à vous faire accepter. Je me contenterai donc d'ajouter que cette troisième partie du cortège était le digne complément des deux précédentes.

"Enfin, pour fermer la marche, venaient quatre diacres en dalmatiques blanches toutes raidies d'or, portant sur leurs épaules un brancard enguirlandé sur lequel resplendissait un reliquaire splendide.

"Ils passèrent, et plus ils s'éloignaient, plus j'avais envie de les suivre. Enfin, je n'y tins plus, et à petits pas discrets, me dirigeai vers la chapelle où je pénétrai à la suite du cortège.

"De cette chapelle, dont j'ai promis inconsidérément de vous parler, je m'aperçois que je ne puis rien vous dire. Que votre indulgence daigne agréer mes excuses dont elle appréciera la valeur. D'abord les nefs étaient remplies de fidèles venus de je sais où; ensuite, le sanctuaire disparaissait sous les lumières et les fleurs; enfin, les voûtes, ne m'en parlez pas, étaient pleines de musique et d'encens: ce sont toutes des choses qui embrouillent singulièrement la vue, vous le savez. Une foule comme à Notre-Dame-de-Chartres aux plus grandes solennités! Et des orgues, oh! des orgues, comme à la chapelle royale, quoi! Ce devait être un ange, pour le moins, qui les touchait. Quelles harmonies! quelles suavités! quel concert

où mon pauvre vieux coeur battait, battait... lui... sans mesure...

"Du choeur cloîtré, les moines entonnèrent bientôt une hymne à saint François et vinrent ensuite, en chantant, deux à deux, vénérer au pied de l'autel une insigne relique du Sang des Stigmates de Notre Séraphique Père. Et lorsque, à la suite des fidèles, je voulus vénérer moi aussi la précieuse relique, je me suis éveillé.

"J'étais bien assis comme à la chapelle, mais c'était tout. Eglise, monastère, relique, moines, harmonies, tout avait disparu. C'était la forêt vide, le désert silencieux qu'illuminait seul un coin de l'horizon décoré comme mon rêve, et sur lequel se dressait, sombre comme la réalité, ma pauvre croix de bois."

V

Le frère Gervais, qui avait terminé son récit depuis quelques instants, se hâtait de prendre son souper, et tous les religieux semblaient l'écouter encore. Personne n'avait pensé à rire, plusieurs

même n'étaient pas sûrs de n'avoir pas pleuré. N'était-ce pas, sur un rythme nouveau, la mélodie de leur propre rêve de la veille, synthétisant toutes les ambitions sacrifiées aujourd'hui, que la beauté attachante du récit avait fait passer devant leurs yeux ?

Cherchant peut-être un pont de latin à jeter entre les rives du songe et celles de la réalité, le Père Gardien ne se pressait pas de rompre un silence qui commençait à devenir aussi pénible qu'embarrassant. Enfin il fit grincer la petite crécelle pour annoncer la fin du repas et ajouta: "Nous réciterons tous ensemble la Station du S. Sacrement pour la pauvre Kalysta, décédée ce soir même; elle m'a promis de prier là-haut pour que le pays nous soit bien vite rendu."

. . . .

Le 9 septembre suivant 1629, les Récollets, expulsés de la Nouvelle-France, quittaient Québec, en route pour Tadoussac, Londres, Douvres, Calais, pour de là, en vrais Frères Mineurs, c'est-à-dire à l'évangélique, rentrer à pied à leur couvent de Paris.

* *

Parmi les monuments que la ville de Québec révère comme des souvenirs de son glorieux passé, l'antique chapelle de Notre-Dame-des-Anges jouit, semble-t-il, des privilèges d'une éternelle jeunesse, au coeur de cet hôpital qui l'enchâsse comme une relique.

La rouille qui ternit les vieux fers-blancs de ses toits n'en rend les reflets que plus doux: ainsi au cours des âges, les épreuves de toutes sortes, loin d'éteindre le feu sacré du zèle allumé jadis dans ce sanctuaire, l'ont enflammé d'une ardeur nouvelle, avec ce quelque chose d'adouci que laisse dans les âmes, après la guérison des plaies, le geste virginal de la divine charité.

Les siècles pansaient ainsi avec amour la blessure faite au pays par l'expulsion de ses premiers missionnaires et endormaient maternellement son regret de ne plus les revoir. Mais sur ce regret endormi, la Providence veillait avec sollicitude.

Dans ces derniers temps, comme le phénix qui renaît de ses cendres, le passé est sorti plein de vie de son sommeil séculaire. Sa voix a éveillé des réminiscences telles, qu'en l'entendant, la

vieille capitale a senti frémir au plus profond de son âme les fibres d'une émotion depuis longtemps oubliée, lui donnant l'illusion d'être encore à cette époque lointaine qu'elle considère à juste titre comme celle des plus belles années de sa jeunesse fleurie.

Peu après, sur la pente la plus douce de son fier promontoire elle a vu s'élever un séminaire franciscain. Là, dans le recueillement où se trempent les âmes fortes, sous la conduite des vétérans de la vie ascétique, se préparent à la vie de missionnaire — et peut-être aussi à la mort du missionnaire sur les plages lointaines — en mettant leurs pas sur les vestiges mêmes de ceux de leurs vaillants ancêtres les Récollets, les successeurs de ces premiers apôtres.

Si, maintenant, vers la Notre-Dame-de-Septembre, à l'heure des vêpres, vous voulez suivre les traces maintenant bien effacées des pas de l'ancien frère Gervais, vous trouverez sur le sentier même qu'il escaladait avec tant de fatigues, un large escalier qui vous conduira sur le haut sommet du cap, d'où, depuis longtemps, toute la forêt

a disparu.

Vous verrez alors la masse austère des bâtiments à l'angle du vaste jardin entouré de murailles. Dans la dernière allée basse, vous verrez encore, passant devant une croix de bois qui rappelle celle de jadis, et dont la blanche bénédiction perpétue des souvenirs aimés, le cortège des moines recueillis précédant les quatre diacres qui portent le rutilant reliquaire et sa précieuse relique.

Si vous voulez suivre la procession jusqu'à la chapelle, les nefs seront remplies de fidèles, le sanctuaire, de lumières et de fleurs, et les voûtes, d'encens et de musique.

Le songe du frère Gervais est devenu une vivante réalité que nous devons peut-être à la dévotion filiale de l'humble religieux pour son Séraphique Père, peut-être aussi aux promesses de Kalysta la huronne; mais plus sûrement encore à la semence de vertus chrétiennes répandues pas nos missionnaires dans ce sol qu'ils avaient fécondé de leurs travaux et arrosé de leurs sueurs.

Par l'érection de ce monastère, Québec écrivait en lettres de pierre une page ineffaçable de son

histoire, immortalisant l'expression idéale de sa reconnaissance avec sa loyale devise, toutes deux vieilles et nobles comme elle: *"Je me souviens"*.

Si l'aumône des citoyens — voix éloquente entre toutes — répète sans cesse cette devise, comme une marque non équivoque de leur fidélité aux fils et aux frères des anciens Récollets, l'Ordre franciscain lui aussi *"se souvient"*, qui prolonge en notre siècle, de l'anneau d'or de son dévouement, la chaîne trois fois séculaire de ses traditions apostoliques en ce pays. Il est heureux et fier de continuer cette mission sublime dont l'héroïsme des débuts restera comme le sceau du Dieu vivant, sceau éminemment franciscain, apposé aux premières pages de cette histoire sainte qu'est l'Histoire du Canada.

ARGUMENT HISTORIQUE

*Choumin le Montagnais avait cédé aux Récollets de Québec son enfant Nanéogauachit, pour qu'il fût élevé dans la religion chrétienne. Les talents et les dispositions de cet enfant des bois étaient admirables, et l'Esprit de Dieu était sur lui, comme son histoire, que l'on peut lire tout au long au chapitre XXI de l'*Etablissement de la foi au Canada *par le R. P. Odoric, o.f.m., en témoigne abondamment. Mais l'histoire de Louis Nanéogauachit s'interrompt brusquement au départ des Récollets en* 1629. *"Il retourna aux sauvages", nous apprennent vaguement les chroniqueurs. Dans quelles circonstances? comment vécut et mourut le jeune indien? Ce que l'histoire ne dit pas, la légende va nous l'apprendre...*

P. H.

Le secret de la grotte

"Viam mandatorum tuorum cucurri; cum dilatasti cor meum."
Ps. 118.

I

Dans la bibliothèque aux rayons vides, à la lueur tremblante d'une bougie, le Père Joseph achevait la rédaction d'un volumineux mémoire. Il avait déjà répandu la poudre sur sa dernière page d'écriture et il ouvrait son bréviaire pour réciter, en attendant que l'encre séchât, une partie de son Office. Mais à peine eut-il fait le troisième signe de croix — il voulait réciter Complies sans doute — que la porte s'entrebailla sans bruit, laissant voir la figure d'un enfant qui fixait sur le religieux des regards interrogateurs.

Sans interrompre d'abord sa prière, le Récollet

leva les yeux vers l'extrémité plus sombre de la salle où se tenait le nouveau venu; reconnaissant aussitôt le visiteur tardif, le Père mit ses lunettes dans son bréviaire qu'il déposa sur la table, et se tournant vers le petit Louis qui attendait silencieux dans la porte entr'ouverte, il lui dit avec douceur:

"Oui, viens, cher petit; il est onze heures à peine; il me suffira de vingt minutes avant minuit pour terminer mes prières: approche!"

Et le Père Joseph commença une dernière leçon de catéchisme.

C'est ainsi que ce soir-là, comme beaucoup d'autres soirs précédents, malgré les multiples occupations qui remplissaient ses jours et même ses nuits, le missionnaire avait pu préparer à sa première communion, Nanéogauachit, l'enfant que Choumin le Montagnais avait donné aux Récollets.

Le lendemain matin, jour même du départ des Religieux pour la France, le Père Joseph enlevait la dernière hostie du tabernacle et la déposait dans le ciboire de cette âme d'enfant, comme aux jours endeuillés de la Semaine-Sainte on trans-

porte la Sainte Réserve dans une chapelle plus richement ornée en attendant l'Alleluia pascal.

Mais le prêtre ne voulut pas laisser ce reposoir vivant sans lumières, et, de l'esprit de son coeur, *mente cordis sui,* l'action de grâces jaillit comme une gerbe d'étincelles venant enflammer de vives ardeurs le zèle ingénu du nouveau communiant.

—"Nous partons, mon fils, dit, entre autres choses, le saint religieux; dans le refus que le vainqueur oppose à notre désir de t'emmener en France, nous devons voir l'expresssion de la volonté toujours adorable de Dieu. Ses desseins, impénétrables à nos courtes vues humaines, sont sûrement miséricorde et amour.

"Tu avais désiré d'être missionnaire, et voici que le Dieu des missionnaires, que l'on cherche à expulser avec eux, vient de se réfugier dans ton âme, y demandant ce droit d'asile inviolable au moyen duquel il veut demeurer plus longtemps et malgré ses ennemis, dans ce pays qu'Il aime du même amour dont Il aime les Francs. Que dans ta petite poitrine, Il trouve un coeur large, d'où Il puisse resplendir et rayonner dans toute ta vie;

tes vertus, tes exemples seront alors comme autant de voix persuasives, autant de missionnaires, qui convertiront les âmes autour de toi.

"Si vous demeurez en Moi et que mes paroles demeurent en vous — te dit à cet instant même le Bon Maître — demandez *tout* ce que vous voudrez, et cela se fera en vous, car "c'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruits". Ce *tout* que nous pouvons, que nous devons demander, sera toujours infiniment au-dessous de *tout* ce qu'Il veut nous faire de bien. N'oublie pas que sa puissance est au service de son amour!

"Eh! pourquoi ne Lui demanderais-tu pas, aujourd'hui, une âme? Une âme que tu Lui remettrais ensuite rachetée, sanctifiée, en reconnaissance du don de Lui-même qu'Il vient de te faire, pour ta propre rédemption et sanctification. Après celui de ce jour, si le bonheur se pose encore une fois dans ta vie, crois-moi, ce sera le jour où tu auras pu donner une âme à Dieu, sinon Dieu à une âme.

"Souviens-toi pourtant, toi qui veux être rédempteur, que le Thabor demeure toujours une

étape du Calvaire; si toute rédemption s'opère par l'amour, l'amour opère, lui, par la souffrance et triomphe par la croix, car toutes les âmes doivent être lavées dans le Sang de l'Agneau.

"Oui, présente avec confiance ta demande à Notre-Dame par les mains de l'apostolique François, notre très-aimé Père; en renouvelant chaque jour ta consécration à ta Mère Immaculée, tu t'assureras sa puissante protection pour tous les moments de la vie et surtout pour l'heure de ta mort."

Le Père Joseph remit ensuite au petit Louis un souvenir de première communion, en lui recommandant de le porter toujours sur lui. puis il ajouta, les mains croisées sur la tête de l'enfant: "Que le Seigneur te bénisse et te garde; qu'Il te montre Sa Face et qu'Il ait pitié de toi; qu'Il tourne son regard vers toi et te donne sa paix. Moi, son indigne ministre et serviteur, je te bénis au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Adieu pour le temps! au revoir dans l'éternité!"

Quelques instants après, tous les Religieux étaient à genoux à la porte du couvent, sur le

seuil de la chapelle fermée qu'ils baisèrent en recevant la bénédiction de leur supérieur. Puis, les portes closes et les clés remises à l'envoyé de Kirck, tous descendirent au port où l'on n'attendait plus qu'eux pour lever l'ancre.

*
* *

Au lieu de suivre les voyageurs à l'embarcadère, Louis préféra monter sur la citadelle, d'où, après les dernières manoeuvres, il pourrait voir partir le vaisseau et le suivre des yeux plus longtemps et plus loin.

En effet, il vit les chaloupes transporter les religieux qui montèrent sur le tillac par les échelles de cordage. Il vit ensuite les chaloupes elles-mêmes reprendre leur place sur le passavant, et enfin le vaisseau lever l'ancre et, poussé par la brise de l'ouest, partir avec lenteur, salué par les gestes d'adieu des colons.

Les années de vie de famille que Nanéogauachit avait passé avec les Récollets; les mille détails de

ces humbles vies héroïques qui seront toujours les meilleurs enseignements; le récit cent fois répété de leurs voyages et de leurs missions; tout cela avait accumulé au fond de cette âme neuve des désirs têtus d'apostolat, des ambitions tenaces de zèle et de dévouement. C'étaient des germes sains que les semeurs apostoliques avaient vu croître avec joie dans cette terre vierge, débarrassée par eux des épines du paganisme et de la superstition; c'étaient encore des moyens puissants dont les éducateurs s'étaient servi pour élever cette nature sauvage à la hauteur de sa future mission; mais à l'heure actuelle, où l'expulsion des missionnaires venait ruiner toutes ces belles espérances, ces souvenirs d'hier étaient comme un encens rare jeté sur la brûlante douleur de Louis, et dont le parfum lui remontait à fleur d'âme à mesure que les expulsés s'éloignaient sur la route bleue du fleuve.

Lorsque le navire se fut enfoncé tout à fait dans la perspective baissante des eaux lointaines, lorsque les yeux mouillés du petit Louis ne virent plus que la ligne mobile et brisée mais toujours

droite de l'horizon vide, il quitta son poste d'observation et instinctivement, ramené par la force même de ses pensées, il revint au monastère.

La palissade de pieux qui entouraient les dépendances du couvent était élevée, il est vrai, mais sa hauteur n'était pas un obstacle insurmontable pour la souplesse d'un enfant des bois; en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Louis escalada la barricade et, parvenu sur le toit de la remise qui lui était adossée, il descendit dans le préau.

De solides cadenas avaient été posés à toutes les portes extérieures du monastère et les fenêtres, munies de contrevents et de barres de fer, étaient toutes bien verrouillées. Il s'était proposé seulement de revoir cette maison paternelle de sa vie heureuse, lorsque, rendu devant la porte de service qui donnait sur le potager, il pensa que peut-être on aurait oublié de remettre avec les autres la double-clé de cette porte. Il enjamba les marches du perron, souleva sans peine une pierre plate tout près du seuil, et mettant la main dans l'excavation, en retira la clé. Se relevant alors dans une cabriole où pointaient des réminiscences

de danse sauvage, de la joie plein les yeux, il ouvrit la petite porte et entra dans le couvent désert comme un roi exilé rentre dans son royaume.

Il se rendit d'abord au bout du cloître, devant l'oratoire de la *"Bénédiction"*, ainsi nommé d'un fac-similé de la bénédiction écrite par saint François, incrusté par les frères dans le grand panneau d'érable qui tenait lieu de tableau de fond; après une courte prière devant le petit autel dénudé, il continua, presque à tâtons, la visite du monastère, car seuls, les losanges de lumière dans les contrevents trouaient l'obscurité des pièces. Il examina longuement chacune des salles conventuelles, entra dans toutes les cellules, ouvrit tous les placards. Au guichet du réfectoire, il trouva le pauvre déjeûner refroidi que des religieux avaient oublié de prendre; il mangea en pensant que la Providence n'était pas partie avec les Récollets.

Il sortit ensuite au jardin, fit le tour des allées, s'arrêta devant la remise, poussa jusqu'au bout du terrain et revint finalement devant la chapelle. Déjà il avait essayé d'entrer au choeur dont la porte donnait sur le cloître, près du chapitre;

mais il avait trouvé cette porte fermée à double tour. Il longea donc lentement le mur de côté et parvint vis-à-vis de la sacristie. Ses regards tombèrent alors sur le soupirail de la cave, par lequel on jetait le bois de chauffage; en deux sauts il fut auprès, fit voler les vieilles planches mal clouées qui le fermaient, s'introduisit dans l'ouverture béante et tomba dans la cave d'où il remonta ensuite par le vestiaire dans l'église.

L'enfant commença alors dans la chapelle une visite plus minutieuse encore et plus recueillie, de tant de choses qu'il n'avait jamais pu voir que de loin. L'autel par exemple, avec ses festons de raisins d'or et de blés d'argent; les deux figures joufflues de séraphins à six ailes qui se tenaient aux côtés de ce tabernacle, dont on lui parlait toujours, et dont il n'avait jamais seulement vu la porte de près, etc... ; autels, stalles, crédences, sculptures, tableaux, il examina tout attentivement, dans chaque détail, comme un connaisseur.

Il ouvrit les confessionnaux et, après s'être assuré par un regard circulaire que personne ne le voyait, s'assit une minute dans celui du Père

Joseph, pour voir comment cela ferait de confesser; il fit glisser les planchettes des guichets, tout surpris que de gros péchés puissent passer par de si petits trous.

Il monta ensuite dans la chaire qui était au-dessus du confessionnal; mais les regards froids et l'air sérieux du Moïse sculpté sur le rétable l'intimidèrent. Il lui passa la main sur la barbe qui était douce pourtant, et ne comprenant rien à cette contradiction évidente, il s'assura qu'il était bien cloué, et descendit à reculons en se disant que ce monsieur ne devait pas être commode dans sa jeunesse.

Devant le tableau représentant le Baptême du Christ, placé aux Fonts baptismaux, il remarqua que saint Jean ne versait pas plus d'eau pour baptiser un homme que les missionnaires n'en usaient pour baptiser un enfant. Cette économie d'eau lui parut d'autant plus singulière que le saint Précurseur était à même le fleuve et que le Sauveur lui-même semblait l'inviter à y puiser largement, puisqu'il avait mis sa robe sur le rivage. Pour protester, il plongea sa main dans

le bénitier et fit un grand signe de croix.

Revenu au sanctuaire, il alluma un bout de cierge oublié et, devant l'image de Notre-Dame-des-Anges, renouvela sa consécration. Sa visite terminée, sa dévotion satisfaite, il reprit le chemin par lequel il était venu, referma le soupirail, puis la porte du couvent, et après avoir sauté la palissade, prit le chemin du Fort pour remonter chez madame Hébert.

Il était déjà tard lorsqu'il y arriva. Dans la grande cuisine, à la lueur de l'âtre, les gens de la maison attendaient l'heure du souper, pendant que les femmes s'occupaient activement à préparer la table. Sans proférer une parole, Louis s'assit sur le seuil de la porte ouverte en caressant le chien de garde qui le reçut comme un ami. Peu après, madame Hébert venant à passer près de là. l'aperçut, et se penchant vers lui, lui dit à mi-voix:

—"Je ne t'ai pas vu au départ des missionnaires ce matin et je t'ai attendu toute la journée; où étais-tu donc ?

—"Je viens du couvent, marraine.

—"Du couvent? mais les portes doivent être bien fermées, il me semble..."

Un gros soupir fut toute la réponse de l'enfant. La bonne dame comprit ce langage muet et n'insista pas davantage; se tournant aussitôt vers les personnes de la maison: "Allons! le *Benedicite* et tout le monde à table, s'il vous plait. Louis, viens t'asseoir près de moi."

Le souper, en réunissant la famille et les serviteurs, semblait aussi mettre leur tristesse en commun, on se parlait à voix basse, par phrases courtes qui recevaient de brèves réponses, suivies de longs silences. On se serait cru dans une famille où la mort a passé. Aussi le repas ne traîna-t-il pas en longueur et, lorsque tous furent levés de table, madame Hébert demeurant seule avec le petit sauvage: "Que feras-tu maintenant, mon pauvre petit gars?"

Louis cacha sa figure dans ses mains et éclata en sanglots. La charitable hôtesse passant alors maternellement son bras autour de son cou, lui releva la tête sur son épaule et baisant, après les avoir essuyés, ses yeux d'où les larmes coulaient

toujours, elle lui dit d'une voix douce: "Cela me peine de te voir partir, mon cher petiot, mais le Père Josepn, tu le sais, a décidé ton retour vers ta tribu et ta famille."

En entendant ces paroles, un frisson courut sur les membres de l'enfant qui se serra plus fort près de sa protectrice; celle-ci continua: "Deux hommes de ton pays, arrivés hier soir, doivent repartir demain matin. Tu es libre cependant, ou de les suivre ou de demeurer avec nous; je suis ta marraine, ce qui veut dire un peu ta mère; je n'ai pas le courage de te renvoyer, car je crains qu'un jour Dieu ne me demande compte de ton âme. L'hiver, il est vrai, s'annonce rude ici — nous sommes déjà à la ration —, mais s'il y a des vivres pour neuf, il y en aura bien pour dix; Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel y pourvoira, j'en ai l'assurance."

Le petit Louis pleura plus fort et ne répondit pas.

L'émotion qu'avait trahie la voix de madame Hébert ayant trouvé un trop fidèle écho dans le coeur des braves gens de la maison, celle-ci, en

véritable mère et en grande chrétienne qu'elle était, ne trouva rien de mieux que d'avancer l'heure de la prière du soir en commun.

La prière, ponctuée par les gros soupirs du petit Louis, fut, faut-il le dire, fervente et émue. On pria pour la Colonie orpheline de ses pères spirituels; on pria pour les Récollets à la merci des fureurs de l'Océan; on n'oublia pas le petit sauvage que tous considéraient comme un legs vivant laissé par les missionnaires. Puis, la prière terminée, chacun se retira pour le repos de la nuit.

II

Quand la douleur passe sur une nature vulgaire, celle-ci fait pour ainsi dire naufrage, en proie aux forces brutales d'une chair en révolte ou noyée dans les molles fluctuations d'un caractère veule et fade. Malgré ses privilèges de purifier et d'ennoblir, elle perd sa vraie grandeur et devient vulgaire comme celui qui la frustre de sa divine efficacité.

Mais au contraire, que la souffrance effleure

une âme délicate, qu'elle touche un grand coeur, aussitôt sa noblesse s'affirme et son austère beauté resplendit. Ses vouloirs crucifiants, ses dures exigences, ses amers caprices amoureusement acceptés par la volonté reconnaissante et soumise, se transforment en actes d'héroïsme qui, élevés comme des phares au-dessus des chemins de la vie, éclairent comme une aube d'idéal la pauvre humanité se dirigeant dans les ténèbres, à travers mille pièges, vers les sommets de la céleste Patrie.

Quel accueil la souffrance recevra-t-elle dans l'âme de ce petit sauvage à peine née à la vie de la Foi? sera-t-elle traitée en esclave ou recevra-t-elle les honneurs dus à une reine? devra-t-elle taire son merveilleux secret devant des récriminations et des plaintes injustes? ou, persuasive et réconfortante, pourra-t-elle plutôt accompagner cette âme dans les sentiers ardus qui montent vers les cimes, pour l'immolation il est vrai, mais pour la seule gloire féconde aussi?

C'est ce que la suite du récit nous dévoilera.

Demeuré seul, après la prière du soir, dans la vaste cuisine où madame Hébert lui avait fait

préparer un lit, l'enfant se coucha, mais ce ne fut pas le sommeil qui vint, ce fut la réflexion avec ses voix contradictoires.

Retourner chez ses parents? Jamais!... plutôt mourir de faim! La conduite indigne de son père envers lui; les mauvais traitements dont il gardait encore les marques sensibles, pour l'amener à fuir les Récollets et leur sainte Religion, tout cela repassait dans sa mémoire. Il redoutait plus encore de s'exposer sans soutien moral à l'emprise diabolique, subie jadis, emprise dont il avait été délivré par un miracle que, dans les circonstances présentes, il ne lui était plus permis d'espérer.

D'autre part, rester chez sa marraine, dans l'atmosphère chrétienne de cette famille modèle, avec, autour de lui, les souvenirs vivaces des missionnaires, attendre ainsi un retour que Dieu ne pouvait refuser longtemps aux prières et aux larmes des colons: quel bonheur! quelle paix!

Autant la première perspective se présentait sombre et désolante, autant la seconde était pleine de lumière et de joie. Toutefois, dans cette âme primitive qu'elle avait commencé d'affiner, la

grâce divine — ce ne pouvait être qu'elle — excitait un sentiment de délicatesse plus puissant que l'intérêt. Un invincible instinct inspirait à l'enfant de ne pas accepter l'offre généreuse de cette famille parce que, en retour, son âge ne lui permettait de lui offrir le plus léger travail de compensation, alors surtout que l'hiver s'annonçait déjà avec deux compagnes plus détestables que lui: la misère et la faim. Tour à tour, cette alternative avec son double visage grimaçant et terrible, ou doux et souriant, attirait et repoussait le choix du pauvre petit Louis, berçant sa volonté incertaine, jusqu'à ce que, harassé de fatigue, il s'endormit dans l'indécision, sans avoir pris parti.

En ce temps-là comme de nos jours, la nuit, selon l'adage, portait conseil. Bien avant l'aurore Louis était debout. Sur la pointe des pieds, il traversa la cuisine et alla déposer un baiser sur la porte de la chambre de sa marraine, comme pour la remercier de son maternel dévouement, solliciter son pardon et lui faire ses adieux. Sortant ensuite de la maison, il fit taire d'un mot les chiens de garde qui commençaient à grogner,

et dans la nuit obscure prit la route qui descendait à Notre-Dame-des-Anges.

Après avoir escaladé la clôture de pieux avec non moins de succès que la veille, il se rendit devant la chapelle, s'agenouilla sur le seuil et, les mains jointes, le front appuyé sur la grande porte close, les regards de l'âme cherchant l'autel invisible de la Vierge, il fit sa prière du matin.

Affermi dans une résolution qu'il avait voulu faire bénir par sa Mère du Ciel, l'enfant descendit vers la Petite-Rivière; il retrouva facilement, pour l'y avoir vu mille fois, un vieux canot d'écorces à moitié caché sous les joncs et les glaïeuls, le tira avec peine du sable où il était enlisé et le remit à flot, puis l'ayant monté, il en abandonna la direction aux caprices du courant.

Où va-t-il celui qui n'a pour toute force que sa faiblesse; pour toute science que sa candeur; pour toute itinéraire que sa confiance en Dieu et le désir impulsif né d'une parole de zèle: "Tu dois être missionnaire!"

Depuis que, dans le Temple de Jérusalem, à l'âge de douze ans, le Christ avait inauguré sa

mission rédemptrice en prêchant devant les Docteurs ébahis, jamais peut-être le Ciel ni la terre n'avait revu un conquérant d'âmes de cette taille. Mais l'Esprit ne souffle-t-il pas où Il veut? Dieu qui dépose des parfums subtils dans de pauvres fleurettes des bois et qui donne à des herbes des champs que l'on nomme "des simples" la vertu de guérir des maladies mortelles, ne peut-il pas une fois de plus se servir de la faiblesse selon la chair pour confondre la force qui chancelle, et de l'ignorance selon le monde pour abaisser la sagesse de ses prétendus savants?

A nos étonnements curieux, à nos objections mesquines, à nos raisons humaines, entendez l'ardent petit néophyte répondre, après son inimitable modèle, l'Apôtre des Nations: "C'est lorsque je suis faible que je suis fort!"

Et doucement le canot glissait...

Il ne faisait pas encore jour et pourtant ce n'était plus la nuit, car les ténèbres bleuissaient là-bas, derrière la ligne mate des eaux tranquilles. L'embarcation entra dans le fleuve, laissant à sa droite Québec endormi là-haut, la tête sur l'oreiller

sombre des nuages, et oubliant un instant la tristesse de sa récente épreuve; elle passa devant la chute, cette reine du paysage québécois, moelleusement enveloppée de sa robe d'hermine, descendant avec grâce l'escalier royal des rocs incrustés de perles liquides, pendant que des fanfares puissantes cachées au fond de l'abîme depuis la création de l'harmonie célèbrent éternellement sa beauté et chantent sa puissance. Mais le petit Louis n'en voyait que les masses d'eaux tombantes, et ne rêvait de rien moins que de pouvoir les verser toutes sur la tête de tous les infidèles de tous les mondes.

L'horizon se frangeait légèrement de rose lorsqu'il passa à l'Ile d'Orléans, entre le velours du ciel et le satin des eaux.

Et, doucement, le canot glissait toujours...

Bientôt le firmament gris devint d'un lilas soyeux sur lequel des lueurs lointaines montaient comme des lames d'argent. L'aurore, qui semblait vouloir choisir un trône au soleil avant qu'il ne sortît de son berceau, caressa d'un regard humide la pente de nos fières Laurentides. Mais

déjà l'astre roi avait franchi la porte de l'horizon et s'avançait sous son dais de pourpre, étalant sur le fleuve les replis de son manteau d'or.

Au fond, là-bas, faisant le salut militaire au soleil qui le décorait de médailles, le Cap Tourmente se dressait, guerrier indomptable, sentinelle inamovible aux portes de cet océan dont les vagues vaincues viennent en escadrons pressés lui présenter les armes et retournent au galop vers les plaines limpides où les entraîne la soif d'une victoire qui les appelle et les attend.

Et le canot glissait toujours... portant au milieu des merveilles de la nature canadienne notre petit apôtre, merveille bien autrement admirable de la grâce divine.

Un peu plus bas que le Cap, Louis fut aperçu par trois sauvages cachés dans les broussailles de la grève. Vivement, ils sautèrent dans leurs canots et, parvenus près de l'enfant, se saisirent de lui et le ramenèrent sur la rive; puis, après l'avoir chargé de leur bagage, ils le poussèrent devant eux, à travers les bois, vers leur wigwam, où ils arrivèrent à la nuit tombante. Deux femmes

les y attendaient : l'une, la plus jeune, tout occupée de son enfant malade ; l'autre, qui se mit sans retard à préparer le repas du soir. La journée avait été chaude, et la pêche à l'anguille de la nuit précédente particulièrement heureuse ; le souper fut copieux, et bientôt après les pêcheurs se couchèrent en laissant leur prisonnier à la surveillance de la jeune femme.

Aile-Brune — c'était le nom de la sauvagesse, — lorsqu'elle était encore au village natal, avait assisté à plusieurs instructions des missionnaires ; malheureusement, elle avait dû suivre son mari avant d'avoir pu recevoir le baptême. C'est un désir que, depuis lors, elle avait toujours caché dans son coeur, mais qui venait de prendre une forme nouvelle, depuis la naissance de son premier enfant. Résolue à ne pas priver le petit être de l'héritage du Grand-Esprit, elle n'attendait qu'une absence plus prolongée de Dent-de-Renard, son roi et maître, pour aller faire baptiser leur enfant, soit au Cap, soit même à Stadaconé. Mais depuis quelques jours, une maladie inconnue avait frappé le pauvre petit, et ce soir-là les re-

grets de sa mère passaient dans le langage imagé par lequel elle lui disait sa peine:

"Mon bel oiseau bleu, lui répétait-elle, tu n'iras donc pas dans les prairies sans limites et dans les bois sans fin que la Robe Noire promet à ceux qui tendent leur front aux baisers de l'eau pure!"

Louis, qui avait entendu ces paroles naïves, sentit une bouffée de joie envahir son âme. Voilà, pensa-t-il, ce que j'ai demandé au Bon Maître: le Père Joseph m'avait promis que le Seigneur était prêt à m'accorder *tout* ce que je lui demanderais; et cela, c'est *tout* ce que je lui ai demandé!

Des ronflements sonores lui donnaient l'assurance que ses ravisseurs étaient profondément endormis. Il s'approcha d'Aile-Brune, et se servant de l'idiome de sa tribu, lui annonça que les missionnaires n'étaient plus au pays, mais que, avant leur départ, ils lui avaient donné mission spéciale, à lui, de venir baptiser son enfant, pour ouvrir à l'âme du petit chrétien la voie qui conduit, non pas dans les bois et les prés de la terre, mais dans les prairies des cieux, où les étoiles fleurissent sous les pas du Grand-Esprit et de ses petits anges.

La jeune mère, surprise, regarda longuement le petit Louis sans répondre, comme pour s'assurer qu'il ne la trompait pas, et resta hésitante. Elle ne doutait pas certes de la mission de Louis — les paroles de cette âme candide avaient convaincu ce coeur simple — mais elle savait trop bien la violence de Dent-de-Renard et son hostilité brutale à la religion des missionnaire. Et pourtant, le pauvre petit allait mourir...

Aile-Brune jeta enfin un regard furtif vers la tente des pêcheurs, et dit à mi-voix en présentant son enfant à Louis: "Tiens! hâte-toi de lui verser le bonheur, le bonheur le plus ensoleillé, le plus profond que le Grand-Esprit t'a permis de donner. Mais ne sois pas lent comme le soleil d'hiver, car vois, ses lèvres sont pâles comme la neige d'octobre; ses joues se fanent comme la corolle des fleurs coupées; ses yeux, étincelles de vie qui s'éteignent, ne cherchent plus les miens, mais regardent et cherchent plus haut, toujours plus haut; ses petites mains sont déjà humides comme le lis des grands lacs; sa poitrine, vois, oh! vois comme elle se soulève! on dirait celle d'un oiseau

que la flèche du chasseur a touché à l'aile..."

Elle disait... Laissant la jeune femme gémir sa plainte maternelle, Louis s'était mis à la recherche d'un peu d'eau, tout en repassant dans sa mémoire la formule prescrite pour conférer le sacrement. Il revint près du petit moribond et, l'âme emparadisée de joie, lui versa sur la tête l'eau sainte de la régénération.

Mais à peine le petit être eut-il reçu cette douche d'eau froide gauchement administrée par le missionnaire novice, qu'il recueillit toutes ses petites forces et, avec des accents dignes d'une longue série d'ancêtres fameux, il poussa un cri aigu, vrai cri de guerre, qui fit bondir les sauvages endormis.

Le baptiseur, pris en flagrant délit d'apostolat, n'eut que le temps de se retourner pour recevoir en pleine poitrine un coup de pied qui le projeta comme une balle sur le tronc d'un arbre où il se fendit la tête et s'évanouit, baigné dans son sang. Ses ennemis, en vociférant des menaces terribles, se hâtèrent de lui faire reprendre ses sens: morsures, soufflets, coups de pieds, toute la phar-

macie guerrière en pareil cas fut mise en oeuvre. Le pauvre petit, plus mort que vif, fut ensuite lié à un arbre, et en dérision du baptême qu'il venait d'administrer, ses bourreaux lui versèrent sur la tête une grande quantité d'eau froide; ils le laissèrent enfin, jugeant qu'il n'était pas convenable de troubler davantage le repos d'illustres guerriers de la célèbre tribu des Pétuneux. Ils furent bientôt aussi profondément endormis qu'avant l'alerte.

Le petit Louis, dont la faiblesse était extrême, sentit une brume froide envelopper son corps frissonnant: sa tête était de feu, ses regards obscurcis, mais son âme nageait dans une allégresse inénarrable, son coeur surabondait de joie, d'une joie à lui inconnue, celle sans doute qu'ont goûtée tous ceux qui furent trouvés dignes de souffrir quelque chose pour le Nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.

La jeune sauvagesse s'approcha alors du petit prisonnier, défit ses liens et, lui montrant la forêt, lui dit à l'oreille: "Va! et que le Grand-Esprit te conduise loin des renards et des loups; je suis

heureuse, puisque mon enfant chante déjà dans les bosquets du Paradis."

Et lorsque le petit Louis, tout chancelant, disparut à l'orée de la forêt sombre, Aile-Brune alla, afin d'égarer les recherches des persécuteurs de l'enfant, remettre le vieux canot au gré des vagues et du vent.

*
* *

La nuit plus encore que le jour, la marche était difficile dans cette forêt inextricable où notre petit martyr avançait avec peine, en proie aux vertiges et aux défaillances. Ses pieds, lourds comme du plomb, s'accrochaient dans toutes les racines; les branches basses des arbres, heurtées par sa tête meurtrie, se vengeaient en le souffletant à la figure; les épines des halliers déchiraient ses habits, éraflaient ses membres. Mais le Père Joseph ne lui avait-il pas dit que toute rédemption s'opère par la souffrance? Quel bonheur inespéré de pouvoir offrir son sang pour laver les âmes de ses bourreaux, ce sang qui coule de son

front blessé et de ses joues endolories, de ses mains déchirées et de ses pieds contus !

Par étapes de marches lentes et de repos forcés, il monta ainsi pendant deux jours la pente de la montagne et arriva un soir, n'en pouvant plus, sur un petit plateau qu'abritait un bloc énorme de rochers. Le murmure d'une cascade voisine l'invita à laver ses plaies ; ce pansement le soulagea sans pourtant refaire ses forces épuisées. Il s'étendit sur le sol couvert de feuilles mortes et s'endormit.

Le lendemain, ses pieds lui refusèrent tout service ; pourtant sa tête était si brûlante encore !... et l'eau du torrent était hier si fraîche !... Il ne réussit pas toutefois à satisfaire son désir et il dut s'étendre de nouveau sur sa couche en attendant, pensait-il, que l'engourdissement et que les forces vinssent.

C'est dans l'air attiédi de septembre que la forêt canadienne apparaît dans toute son incomparable beauté. Les érables, les plaines, les hêtres et les chênes se colorent d'une variété infinie de nuances dont les gammes exquisement adoucies et

les notes mourantes rendent hommage à la jeunesse toujours verdoyante des sapins. Dans le silence qui lui appartient, le chant des oiseaux s'interrompt et devient un thème de quatre notes brèves, refrain brisé comme tant d'autres belles choses qui vont mourir...

Une ramille sèche craque, elle tombe sur le sol ouaté de mousse, bientôt ensevelie par les mains tremblantes des fougères émues. La cascade seule chante plus fort en précipitant ses eaux plus bleues sur les cailloux, dans une course vertigineuse dont la vitesse s'accélère à mesure qu'elle se rapproche de son but.

Et la vie du petit martyr s'écoule, rapide comme elle...

Le petit Louis promène ses regards autour de lui et se repose pour ainsi dire dans la caresse de ce jour d'automne; il écoute la voix de ce silence éloquent et remercie le Bon Maître de l'avoir arraché aux mains de ses bourreaux pour le remettre entre les bras maternels de la bonne nature d'où, à travers les branches de la clairière soleilleuse, derrière cette tenture mouvante de

feuilles mordorées, il voit, dans les profondeurs du firmament, son Père du Ciel qui l'appelle à Lui.

Cependant, aux sueurs abondantes qui avaient inondé le petit sauvage exposé aux ardeurs du soleil, succédèrent des frissons glacés lorsque le soir ramena la fraîcheur avec l'ombre. Il eut des heures de lassitude extrême, de fatigues lourdes, écrasantes, suivies de douleurs aiguës, le traversant de part en part. La blessure de la tête surtout le faisait horriblement souffrir; il croyait porter un casque de fer doublé de pointes brûlantes.

Le soir venu, la fièvre le saisit, une fièvre accompagnée de délire, mais un délire peuplé d'esprits célestes. Il lui semblait qu'on ornait sa grotte de tapis précieux, de tentures magnifiques, de fleurs rares, tandis que de petits anges jouaient avec des palmes et tressaient des couronnes. Un saint parut bientôt que les anges entourèrent de grandes marques de déférence; celui-ci s'approcha de sa couche et, de ses mains incrustées des plaies divines, toucha ses blessures qui se guérirent

toutes; puis il le conduisit par une voie lumineuse vers un trône où une belle dame se tenait debout avec son enfant dans les bras.

Comme il avait reconnu le saint qui était saint François, il reconnait la Reine dont il a vu l'image au couvent des Récollets: c'est bien Notre-Dame-des-Anges, sa Mère Immaculée. La Vierge le regarde avec bonté, et le petit Jésus, dont les deux mains tiennent le dard de sa croix dans la gueule d'un serpent dont sa Mère écrase la tête, tourne son regard vers lui et, levant une de ses petites mains, le bénit en souriant. Puis, pendant que les harmonies veloutées d'un orchestre invisible préludaient à quelque cantilène divine, les petits anges s'approchent, le couronnent, lui remettent la palme, et tout le cortège de la Reine des Cieux se dirige et le précède vers des plages ignorées, au chant d'un cantique que seuls chantent ceux qui ont lavé leur robe dans le Sang de l'Agneau.

La joie, une joie pure et douce; le bonheur, un bonheur immense, incompréhensible, remplit le coeur de Louis, et la vision disparaît emportant avec elle cette âme privilégiée.

Avec le soleil qui meurt dans son sang, comme lui calme et tranquille parce qu'il sait qu'il renaîtra demain plus beau et plus glorieux, le petit Louis expirait sur cette terre pour, au Ciel, commencer à vivre éternellement.

La splendeur de l'ange qui ne sait pas la mort enveloppa de sa sérénité le corps du petit missionnaire martyr, dont l'âme avait été attirée, illuminée, transformée par le plus beau de tous les rayons qui aient touché notre terre: la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ; c'est pourquoi les bêtes fauves respectèrent cette dépouille virginale, tabernacle brisé qui exhalait un parfum du paradis.

Plusieurs années plus tard, des chasseurs passant par cet endroit furent surpris de respirer un parfum d'une rare douceur et d'un arôme inconnu au centre d'une forêt. Leurs recherches les conduisirent à la grotte que les frondaisons avaient pieusement recouverte d'un rideau de verdure. Sous un linceul de feuilles mortes, ils découvrirent le squelette d'un enfant d'où semblait émaner le parfum qui embaumait cette solitude.

Les voyageurs revinrent en toute hâte avertir les missionnaires d'une chose qu'ils leur disaient être miraculeuse; ceux-ci les accompagnèrent et, après avoir constaté l'étrangeté du fait, ils ne voulurent pas abandonner dans un lieu si peu convenable ces ossements qui les avaient fait courir à l'odeur de leurs parfums. En relevant la dépouille pour la transporter dans le cimetière du couvent, les Récollets trouvèrent, sous les os d'ivoire des petites mains croisées sur la poitrine, une tablette de bois grossièrement sculptée, sur laquelle ils lurent avec émotion:

"Que le Seigneur te bénisse et te garde;
qu'Il te montre sa Face et qu'Il ait pitié de toi;
qu'Il tourne son regard vers toi et
te donne sa Paix!"

C'était la bénédiction de saint François, que le Père Joseph avait donné à Nanéogauachit, le jour de sa première communion: n'avait-elle pas été magnifiquement féconde?

. . . .

L'histoire assure qu'après le départ des missionnaires le petit Louis repassa chez les sauvages, et de là les historiens infèrent son retour à la barbarie.

Plein de respect pour notre histoire et de vénération pour nos historiens, cependant j'aime mieux croire que le petit Nanéogauachit ne reçut pas en vain la grâce du Baptême, et qu'ayant grandi au milieu d'une famille de héros, nourri de la doctrine qui forme les saints, dirigé par des maîtres qui furent des apôtres et des martyrs, il resta digne de cette famille en devenant tout à la fois héros et saint, apôtre et martyr.

Il serait si glorieux pour ce petit sauvage que les Récollets avaient *élevé,* selon la belle parole qui dit si éloquemment le but de l'éducation chrétienne, pour cet enfant que nous nommerions avec fierté le "premier séraphique du Canada".

ARGUMENT HISTORIQUE

Champlain avait fondé, en 1627, un poste au Cap Tourmente, pour l'élevage du bétail. Les Récollets y bâtirent une modeste chapelle qu'ils desservaient. En 1628, une barque montée par 15 ou 16 hommes, détachée de la flottille de David Kirke, s'empara par traîtrise du poste; tout fut mis à sac, maison et chapelle furent incendiées. Le sieur Foucher, commandant du poste, parvint à s'échapper. Des autres Français, Nicolas Pivert, sa femme, leur nièce et un autre homme furent faits prisonniers. Ce coup de piraterie eut lieu le 9 juillet. Ce n'est que l'année suivante que David Kirke put mettre la main sur la colonie, qui d'ailleurs fut rendue aux Français en 1632. La légende du Chapelet d'étoiles *prend son point d'appui sur le fait historique que je viens de résumer.*

P. H.

Le Chapelet d'Etoiles

"Valles abundabunt frumento;
Clamabunt: etenim hymnum dicent"
Ps. 65.

A travers les broussailles couvrant la grève, un peu en deçà du Cap Tourmente, deux personnes s'avançaient, portant des gerbes de fleurs sauvages.

La première, une jeune fille dont la figure disparaissait toute dans l'ombre de son grand chapeau-bergère, s'appelait Marguerite et chantait tout le long du sentier, semant des trilles à rendre jaloux les rossignols de l'ancienne comme de la Nouvelle France. La seconde, une fillette, coiffée de ses seuls cheveux noirs, était Minohya l'innocente, la protégée de Marguerite, une petite montagnaise dont les regards profonds et le mutisme rêveur avaient quelque chose d'angélique. Il aurait été vrai de dire, au moins ce soir-là, la

vieux dicton populaire: "Coeur plein de chansons, coeur content", car en effet les deux jeunes filles semblaient très heureuses et voici pourquoi.

La veille au soir, le capitaine du Poste avait été averti que le Père LeCaron, le desservant de la petite colonie, arriverait le lendemain pour y passer quelques jours; et cette bonne nouvelle avait réjoui tous les coeurs.

Le Père Récollet, de par son double titre de missionnaire et d'ami intime de M. de Champlain, était en grande vénération parmi eux. Simple avec les petits, humble sans cesser d'être digne avec les grands, l'éminent religieux était encore, selon les circonstances, jovial ou austère, mais paternellement bon pour tous et toujours. C'est pourquoi sa visite, toujours trop rare, prenait, avec l'importance et la solennité d'une fête religieuse, la douceur d'une réunion de famille.

Marguerite était donc allée dans les champs d'alentours leur dérober leurs humbles richesses pour en fleurir la pauvre chapelle, afin que la fête qui s'annonçait si belle pour les coeurs le fût un peu aussi pour les yeux. Sa cueillette ter-

minée, la jeune fille revenait joyeuse de cette joie faite surtout de celle des autres, et qui imprimait sur son visage une expresssion de bonheur détaché telle que doivent prendre les anges lorsqu'ils sourient aux choses de la terre.

Soudain, à l'entrée d'une petite anse, parut un canot monté par un seul homme qui, sans poser les rames, regardait souvent en arrière comme s'il était poursuivi. A sa silhouette robuste, à ses mouvements énergiques se découpant sombres sur les eaux pâles, Marguerite reconnut immédiatement le sieur Foucher, commandant du Poste. Il était sans coiffure, les vêtements en désordre, tandis qu'à son bras gauche, visible dans sa manche en lambeaux, apparaissait une plaie sanglante. Les traits contractés du capitaine, ses mouvements précipités, tout disait à la jeune fille qu'il était survenu quelque chose de grave à l'habitation.

Dès que Foucher, qui avançait toujours, eut aperçu Marguerite, il lui fit, avec un geste d'épouvante, signe de rebrousser chemin. Intimidée par la dureté de son regard et surprise de la

brusquerie de ce geste, si contraire aux habitudes polies du capitaine, la jeune fille obéit machinalement et retourna sur ses pas; lorsqu'ils furent assez près l'un de l'autre pour s'entendre, Foucher dit d'une voix étranglée: "Ne vas pas plus loin, Marguerite, les maudits huguenots massacrent tout là-bas; heureux sommes-nous si nous n'en avons pas quelques-uns à nos trousses! Pourtant je t'assure que ma hache ne m'a pas été inutile malgré cette égratignure qu'ils me laissent en ex-voto ces s...acripants!"

Le capitaine se tut, et fouilla du regard et de l'ouïe les buissons qui couraient le long du rivage; ne voyant ni n'entendant rien de suspect, il fit a Marguerite un bref récit du carnage dont le Poste était le théâtre et termina en disant que madame Pivert et Thérèse avaient été faites prisonnières et emmenées par les bandits.

Marguerite, immobile, les yeux fixés sur le capitaine et ne semblant pas le voir, l'avait écouté jusqu'alors en silence; mais en entendant ses dernières paroles, elle jeta un cri d'angoisse et, lais-

sant tomber sa gerbe de fleurs, se couvrit la figure de ses mains et éclata en sanglots.

Foucher, un instant ému par des larmes si vraies, mais vite ramené à l'imminence du péril et aux moyens de le fuir, reprit:

—"Ecoute, petite; tes larmes ne nous sauverons pas, et demeurer ici peut nous être fatal; il faut partir, et tout de suite, ou nous sommes perdus.

—"Mais Thérèse? hasarda timidement Marguerite entre deux sanglots.

—"Ma pauvre enfant, nous ne pouvons rien pour ces femmes · nos ennemis sont nombreux et bien armés, les démons! Vouloir secourir ces malheureuses, ce serait nous livrer inévitablement, tu as bien compris? i-né-vi-ta-ble-ment au même sort. Partons d'ici où nous sommes encore très près des traîtres: allons-nous-en!

—"Je vous suis, capitaine," répondit la jeune fille docile.

Foucher se trouva alors bien perplexe entre les deux seules voies qui s'offraient à eux, car elles n'étaient exemptes de danger ni l'une ni l'autre. "La fuite par les bois, dit-il, n'est pas très sûre.

il est vrai; si, comme Henry et Dumoulin l'autre été, nous rencontrons nous aussi des rôdeurs malfaisants, ce bras-là, sac-à-papier, me gênera bien un peu pour vous défendre.

—"Par le fleuve alors, insinua Marguerite.

—"Par le fleuve, oui! mais les huguenots, ces suppôts de satan, ont leurs damnées chaloupes en bas du Cap, et si ceux qui les gardent nous aperçoivent, ma petite... hum!... nous pourrions souper ailleurs qu'ici ce soir. Et pourtant il n'y a pas à lambiner et à attendre midi à quatorze heures, il faut partir..."

Marguerite, qui voyait l'indécision peser péniblement sur les nerfs du capitaine, reprit, après quelques instants de silence:

—"Il reste encore un moyen de choisir pour le mieux et auquel on aurait dû penser tout d'abord: c'est de demander conseil au Ciel; prions Notre Dame, voulez-vous?

—"Prie, toi; tout le monde disait que tu avais été créée et mise au monde exprès pour cela.

—"Tenez, sieur Foucher, si ce n'est pas le temps de pleurer, ce ne serait peut-être pas à moi

à vous rappeler que c'est encore moins celui de rire. Puisque vous ne voulez pas, je prierai, moi, pour nous trois, en pansant cette vilaine plaie; la souffrance vous tiendra lieu de prière, et malgré vous, vous ferez la meilleure; cependant je vais tâcher de ne pas abuser de votre dévotion: pendant ce temps l'inspiration viendra, vous verrez."

Moitié bourru moitié plaisant, Foucher répondit en tendant son bras blessé: "Allons! fais vite!"

Marguerite courut tremper son mouchoir dans l'eau du fleuve, lava la plaie qui heureusement était plus large que profonde. Elle y appliqua ensuite des feuilles fraîches, puis, déchirant son tablier, elle en fit une bande dont elle enserra le bras du capitaine.

—"Voilà qui est fait, dit-elle, et l'inspiration?

—"L'inspiration? c'est toi qui dois l'avoir eue, car moi, sac-à-papier! je vois du pour et du contre partout; et pourtant il faut partir...

—"Ici, par le fleuve, là, par la forêt; la mort nous guette, n'est-ce pas?

—"Comme tu dis, ma petite.

—"Nous sommes donc entre les mains de Dieu qui seul peut nous tirer de ce mauvais pas. Faison, un voeu pour obtenir le secours de Notre-Dame.

—"Quel voeu? Je ne suis plus une jeunesse comme toi, pour faire des voeux; c'est sacré cela, et il faut les accomplir. Mais dis toujours; et si le pauvre Foucher sort ses os de cette vilaine aventure, tu peux croire qu'il sera archi-heureux de tenir sa promesse, quelle qu'elle soit.

—"Promettez à Notre-Dame de lui bâtir une petite chapelle dans l'endroit où elle nous conduira en sûreté, et partons avec confiance; pour ma part, puisque je suis seule maintenant dans le monde, je fais voeu d'être la gardienne de ce sanctuaire jusqu'à la mort."

Foucher réfléchit un instant; puis, levant la main droite à la hauteur de son front, d'une voix plus émue qu'il n'aurait voulu le laisser paraître. il prononça, dans le crépuscule qui commençait à descendre, les paroles solennelles: Je le promets!

*

* *

Des bruits de portes qu'on enfonce, des cris de douleur suivis d'éclats de rire sinistre, des coups de fusils, des beuglements d'animaux qu'on abat, parvenaient jusqu'à nos fugitifs; ils jugèrent que les huguenots ainsi enivrés de leurs succès, tout à la rage de mettre le Poste à feu et à sang, négligeraient de surveiller le fleuve. D'ailleurs la brunante ne venait-elle pas offrir aux fugitifs l'heure propice à l'accomplissement de leur dessein?

—"Où allons-nous? dit Marguerite.

—"Embarquons, répondit laconiquement Foucher.

—"Il ne faut pas songer à abandonner l'innocente, n'est-ce pas?

—"Non, non; puissent ses anges nous protéger, mais embarquons, sac-à-papier, la petite la première, si tu veux; mais embarquons!"

Ils montèrent vivement dans le canot et partirent. Foucher à l'avant ramait de manière à éviter tout bruit; Marguerite à l'arrière, munie d'un éclat de bois trouvé sur la grève, dirigeait l'embarcation; au milieu, Minohya était assise;

elle n'avait pas quitté sa gerbe d'iris et de verges d'or.

C'était l'heure où les ombres insinuantes enlèvent leurs couleurs aux choses qu'elles enveloppent, prennent la couleur des choses qu'elles estompent et adoucissent les lignes des silhouettes qu'elles déréalisent.

Dans cette poussière de nuit, le mont géant paraissait sombre comme la douleur, haut comme la prière avec, à ses pieds, la forêt brune descendant jusqu'au rivage, monotone et désert comme une journée d'exil.

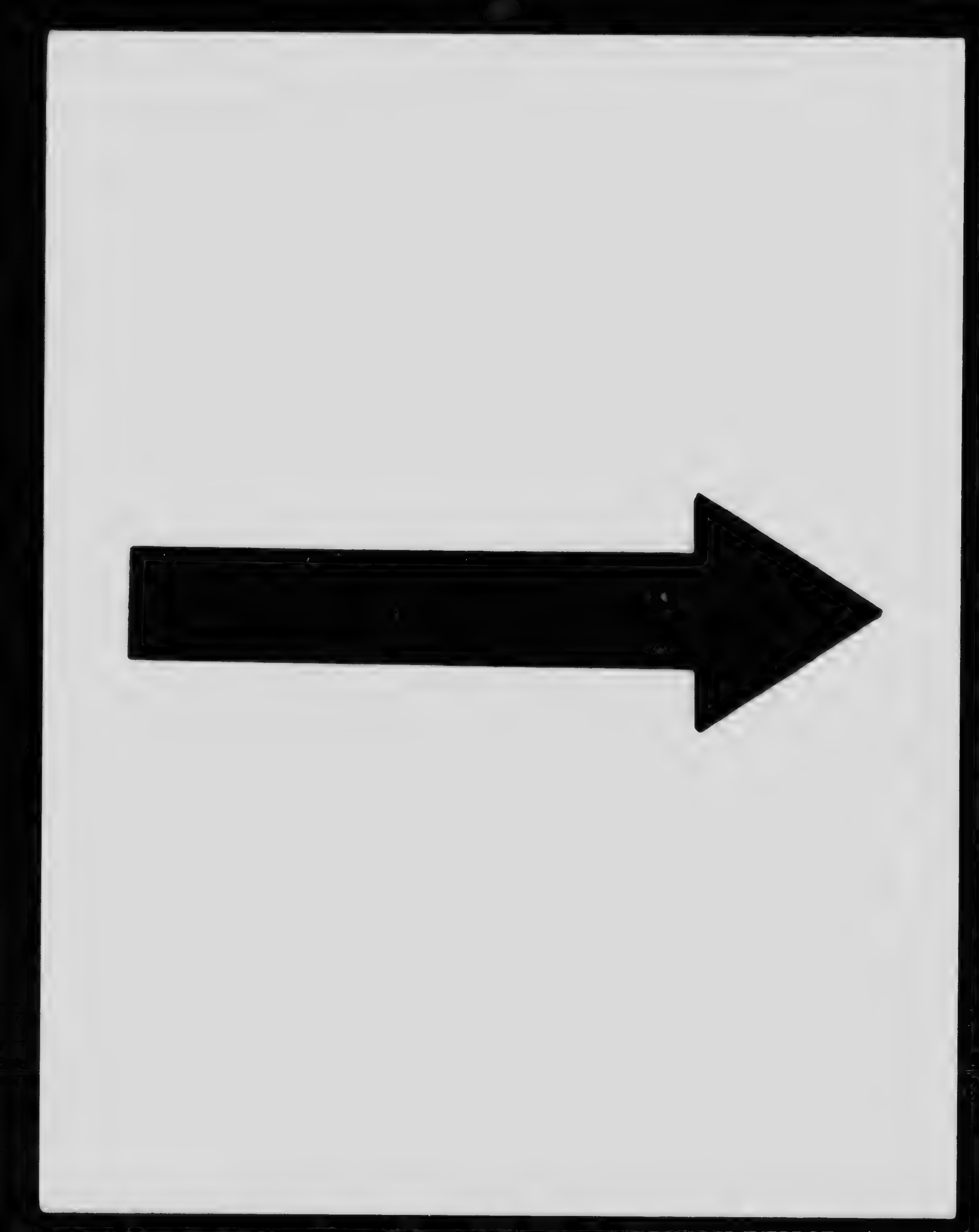
Sur les eaux limpides et accueillantes du beau fleuve, le canot, suivant la courbe de la baie, disparaissait dans la pénombre projetée sur l'eau par les arbustes des bords. Les fugitifs sortirent ainsi de l'anse, dans le temps que la nuit, comme un voile diaphane, s'abaissait avec une molle lenteur sur les flots pour couvrir leur fuite.

Toutefois, avant de prendre le large, Foucher voulant s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis, cessa un instant de ramer; mais il n'eut pas plutôt jeté les regards en arrière, qu'il frémit d'indignation

et, brandissant sa rame dans la direction du Cap, il s'écria, mordant ses paroles comme si elles eussent été des huguenots: "La satanée canaille d'enfer! tiens, regarde!"

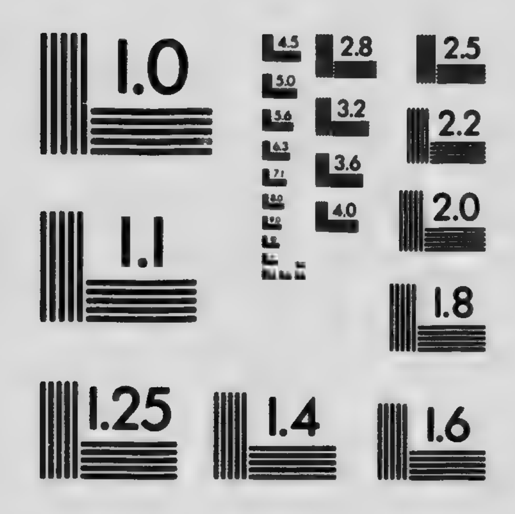
Marguerite se retourna vivement et poussa un cri de douleur. Sur l'écran tout noir de la montagne, elle voyait des serpents de fumée, avec leurs langues ardentes de flammes étreindre l'habitation et les dépendances du Poste, tandis qu'au sommet de l'immense bûcher, au-dessus de la chapelle brasillante, la petite croix du campanile vacillait et allait s'abîmer dans une apothéose d'étincelles. "Mon Dieu, dit-elle, avec un soupir navré, que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel!"

Foucher n'en était pas encore, lui, à ce degré de résignation: il contenait à peine sa colère et de grosses larmes coulaient sur ses joues brunies. "Brûlez cette chapelle, hérétiques de malheur! dit-il, la voix tremblante d'émotion, vous n'y gagnerez rien, car je vais en bâtir une autre!" Et il se remit, sans plus une parole, à ramer comme de rage.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





La vue de l'incendie qui anéantissait tant de sacrifices et de travaux; les incertitudes de la situation présente; la pensée des êtres chers dont ils soupçonnaient trop justement le triste sort; tout portait d'ailleurs les fugitifs à ce silence où la générosité prépare ses forces pour l'héroïsme.

Soudain Marguerite, se penchant vers la droite de l'embarcation, dit d'un air surpris: "Voyez-vous, capitaine?

—"Hein? qu'est-ce que tu dis? un canot? où?

—"Non, non, pas cela; regardez là — et la jeune fille désignait un point sur le fleuve.

—"C'est peut-être que ma vue baisse, mais je ne vois rien."

Ils continuèrent d'avancer pendant quelques minutes; mais bientôt Marguerite, prenant des mains de Minohya une longue tige d'iris, touchait les eaux avec la fleur: "Tenez! là, monsieur Foucher, voyez-vous maintenant?

—"Je vois, dit le capitaine un peu impatienté, je vois, oui, qu'il fait noir comme dans la conscience d'un huguenot; je distingue aussi, à peu près, comme un papillon qui bat des ailes au bout

de ta baguette de fée; mais c'est tout, foi de capitaine, oui, c'est tout ce que je vois."

Marguerite, comme prise de dépit, frappait les petites houles clapoteuses avec sa tige d'iris en murmurant quelques paroles à voix basse.

"Qu'est-ce que tu dis encore?" demanda Foucher. La jeune fille ne parut pas avoir entendu la question, et après quelques minutes de silence, regardant toujours le fleuve de plus en plus sombre, elle reprit: "Voyez encore ici, capitaine; vrai, vous ne voyez rien? regardez bien!"

Pour le coup Foucher envoya les rames au fond du canot, se frotta les yeux vigoureusement et, se penchant sur les eaux jusqu'à faire passer la crête d'une petite lame par-dessus le bord, il dit d'un ton irrité: "Sac-à-papier, non, je ne vois rien. Ou bien tu as la berlue, ou bien tu rêves: dans les deux cas tu pourrais bien, sans remords de conscience, me dire ce que tu vois." Puis il ajouta à mi-voix, en regardant Marguerite à la dérobée: "Serait-il Dieu possible qu'elle soit devenue folle... de peur... ou de peine... Seigneur!"

Au lieu de répondre à la vive apostrophe du

capitaine, la jeune fille fit lever Minohya et, sans une parole, lui désigna le fleuve. L'innocente regarda l'eau noire un moment, puis les étoiles qui commençaient à briller et enfin Marguerite, un ravissement au fond des yeux. La jeune fille entendit le langage muet de sa protégée, mais Foucher, qui ne comprenait rien, lui, agacé par tout ce mystère, reprit d'un ton de plus en plus bourru :

—"Ce serait quatorze fois plus simple de me dire tout bellement ce que vous voyez toutes deux : vous n'auriez pas l'air plus sorcières, va !

—"Si vous voulez, capitaine, nous allons faire un marché, dit Marguerite.

—"Un marché?... Ah bien ! par exemple, tu n'y vas pas de main morte, toi ; après un voeu et dans la même journée, s'il vous plaît ; excusez du peu, journée qui, à part cela, pourra prendre rang dans le cortège de...

—"Quand je dirai l'*Ave Maria*, interrompit la jeune fille, vous répondrez *Sancta Maria*, et vous serez bien honnête.

—"Sancta Maria, Sancta Maria, tout ça c'est

beau et bon, mais c'est peut-être un raccourci un peu allongé pour ne pas me dire ce que tu vois ou ce que tu crois voir.

—"Nous verrons cela après.

—"Nous verrons, nous verrons, mais sac-à-papier! en attendant je ne vois toujours rien.

—"C'est compris, n'est-ce pas?

—"Pour ça que j'ai déjà une promesse sur la conscience et je puis bien dire sur les bras... Enfin, un Sancta Maria n'a jamais fait mourir personne que je sache! Et puis, tiens, j'y pense, comme ça se trouve, hein! j'allais oublier de faire ma prière du soir.

—"Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur...

—"Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous..."

Et à intervalles égaux, durant un quart d'heure, pendant que la frêle embarcation coupait le courant des eaux, la prière angélique, rythmée par la cadence des rames, s'éleva comme un poème d'espoir vers l'Etoile du matin à laquelle semblaient sourire toutes les étoiles du soir.

Il faisait nuit depuis longtemps lorsque nos fugitifs virent se dresser devant eux la masse boisée de la rive sud. Peu après l'avant du canot s'enfonçait dans le sable et, sautant de l'embarcation, ils tombaient à genoux pour remercier Notre-Dame de les avoir protégés, tandis que la lune montante leur souriait derrière les arbres comme à travers ses doigts, et fleurissait les buissons pour leur souhaiter la bienvenue.

*

* *

La plage, s'avançant en pente douce sur une profondeur de deux ou trois perches, rencontrait la forêt hautaine et jalouse derrière un rempart d'arbres déracinés ou rompus sur lequel des bouleaux veillaient comme des sentinelles.

Laissant Marguerite et sa protégée près du canot, Foucher courut vers la forêt et, après quelques minutes de marche, il trouva à un arpent du fleuve — comme le lui avait fait présumer la hauteur d'un bouquet de sapins — un

écran de roc assez élevé, à la base duquel il résolut d'installer ses compagnes. Armé de sa hache, il coupa des branches de sapin et en joncha le sol; puis revenant au rivage, il prit la petite montagnaise dans ses bras, et précéda Marguerite vers ce qu'il appelait en souriant "l'hôtellerie du Frais-Air".

"Voilà, dit-il à la jeune fille en arrivant, tout ce que je puis vous offrir pour ce soir. La brise vient de l'ouest et le rocher vous abrite; la nuit est douce d'ailleurs. Imite ta protégée et tâche de dormir un brin; c'est la grâce que je te souhaite. Sois sans inquiétude, je serai à deux pas d'ici, ne dormant que d'un oeil."

Après avoir remercié le capitaine qui s'éloignait, la jeune fille s'agenouilla pour se mettre sous la protection de Marie, puis elle s'étendit sur le sapin odorant, à côté de Minohya, et brisée par les fatigues et les émotions de la journée, elle s'endormit.

Foucher alla s'asseoir au pied d'un arbre à quelques verges plus loin. Il commença par sonder consciencieusement toutes ses poches dans

l'espoir d'y découvrir sa pipe; il avait compté sur son éloquence embrasée pour rompre la monotonie de ses heures de veille. Mais, par malchance, soit en se défendant, soit dans sa fuite, il l'avait perdue. Il inventa mille ruses pour se tenir éveillé; mais malgré ses résistances héroïques, secondées par le concours empressé des maringuoins et des brûlots, il succomba à l'engourdissement et dormit, lui aussi... des deux yeux.

L'aurore pâlissait la nappe moirée du fleuve lorsqu'il s'éveilla. D'avoir échappé à la honte d'une captivité pire que la mort et sans doute à la mort elle-même; de se retrouver libre dans la paisible fraîcheur de ce matin joyeux, lui remplit l'âme d'une joie intense, douce comme la liberté elle-même, fervente comme la vie. Le *Pater* qui jaillit de son coeur comme l'expression de sa gratitude lui révéla des choses qu'il n'avait jamais soupçonnées en lui prouvant que, surtout envers Dieu, la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits.

Dans le but de chercher des herbes ou des

fruits sauvages pour ses compagnes, Foucher parcourut les environs et, lorsqu'il revint vers elles, il les trouva à genoux; le sonore "Madame est servie" qu'il leur lança de loin changea leur prière du matin en *Benedicite.*

Marguerite et Minohya, qui avaient dormi comme on dort à leur âge, mangèrent, pour la même raison, de bon appétit, les mûres et les framboises que Foucher leur présentait sur les plateaux dentelés des feuilles d'érables. La jeune fille se fit alors raconter en détail toutes les péripéties du drame horrible de la veille, depuis l'atterrissage de leur chaloupe que les huguenots avaient obtenu par la ruse et l'hypocrisie, jusqu'au moment où, voyant ses compagnons morts ou prisonniers, le capitaine, blessé lui-même, avait pris la fuite au péril de sa vie. Foucher dut répondre d'une manière ou d'une autre, ne pouvant d'ailleurs fournir aucun renseignement exact, à cent questions de Marguerite, qui émettait toutes les suppositions imaginables sur le sort des captives.

A son tour le capitaine voulut avoir le mot du mystère de leur sauvetage. —"Avec tout cela, dit-

il, tu ne m'as toujours pas dit, Marguerite, ce que tu voyais sur l'eau hier soir.

—"C'est vrai, capitaine, et pourtant j'ai le devoir de vous le dire comme vous avez le droit de le savoir. Lorsque je vous demandai au départ d'emmener Minohya, vous m'avez répondu: "Les anges de cette innocente nous protégeront." Je suis assuré que votre foi nous a sauvés d'abord, puis ensuite, notre promesse.

—"Je trouve ton prélude un peu embrouillé, et je n'y vois guère plus clair qu'hier soir, tu sais.

—"Voici maintenant qui vous intéressera davantage. A une aune du canot, comme je vous l'ai désigné à plusieurs reprises, j'apercevais des..., je distinguais un..., je voyais du... Mon Dieu! je ne trouve pas de termes pour dire ce que je voyais.

—"Dis tout de même, comme ça vient; on fera de la littérature ensuite.

—"C'étaient comme des étoiles qui se seraient dissoutes dans l'eau, laissant sur le fleuve des grandes taches d'or pâle et liquide. Ces choses indescriptibles que nous avons salué par des *Ave,*

apparaissaient à la tête du canot pour disparaître à l'arrière lorsqu'une autre à l'avant commençait à être visible; cela faisait un tracé lumineux que j'ai fait suivre à l'embarcation. Si vous avez compté les *Ave,* il y en avait soixante-douze.

—"Compter les *Ave,* moi? jamais de la vie! D'ailleurs, pourquoi pas soixante-quinze ou tout simplement cinquante, comme dans notre beau chapelet de France?

—"Ces soixante-douze *Ave* forment encore un chapelet que les Récollets ont coutume de faire réciter avant leurs prédications.

—"Drôle de coutume.

—"Quand c'est une coutume, ce n'est jamais drôle. Les Pères désignent ce chapelet sous le nom des "Allégresses de Notre-Dame", et nous devons remercier cette bonne Mère de nous avoir signalé cette pratique de dévotion comme lui étant agréable et pour nous engager à accomplir nos promesses le plus tôt possible. Si vous voulez, ajouta Marguerite en se levant, nous irons à la recherche de l'endroit où doit s'élever votre cathédrale."

Foucher approuva d'un signe de tête et suivit

la jeune fille en silence. Interdit d'avoir pour ainsi dire touché au surnaturel, gêné d'avoir été le témoin aveugle de cette merveille, il se disait en lui-même: "M'est avis, mon vieux Foucher, que si tu avais voulu, tu y aurais vu clair toi aussi; un petit bout de prière, pas plus long que ça, rien de pareil pour éclaircir la vue, tout le monde sait ça... Sac-à-papier! moi qui la pensais folle hier soir — tu baisses, mon pauvre Foucher — et c'était une espèce de vision, quelque chose comme un miracle, tout le bagage des saintes quoi! Tout de même, il n'y a pas à dire, c'est bigrement gênant toute cette histoire-là, et je serais d'avis qu'il devrait y avoir des bornes à la sainteté."

Marguerite, qui marchait la première, avait gravi la pente la plus accessible du rocher, et d'un commun accord ils décidèrent de bâtir la chapelle sur le roc même. Le lendemain Foucher se mettait à l'oeuvre en abattant les arbres qui devaient en faire la charpente. Marguerite et Minohya enlevaient les branches coupées et ne quittaient le chantier que pour cueillir les fruits et les racines qui constituaient le menu de leurs repas.

Dès le 20 juillet, fête de sainte Marguerite, Foucher posait la première pierre qui était tout simplement une longue pièce de bois posée sur de gros cailloux. Tous les jours, depuis le matin jusque tard dans la relevée, le capitaine travaillait ferme, ne trouvant de repos à son dur travail que dans un autre moins rude. Il fit tant et si bien qu'à la fin du mois suivant il couronnait son ouvrage par un minuscule campanile surmonté d'une croix. Avant de descendre du toit de l'oratoire, il se tourna vers le Cap Tourmente et, d'un ton moqueur, comme si les huguenots, partis depuis longtemps, eussent pu l'entendre: "Je vous invite, MM. les huguenots, lieutenants de l'armée infernale, à venir abattre ce pauvre petit clocher tout neuf. Mais je vous avertis charitablement — car je suis catholique-romain, ne vous déplaise — et je vous avertis loyalement — car je suis Français, — de numéroter vos os de chiens avant de faire voile vers nos parages. Si je n'ai pas vu les étoiles, moi, l'autre nuit, vous autres, qui êtes plus bêtes que nature, vous vous contenterez bien de voir des chandelles, même en

plein jour, sac-à-papier! sans que je vous en promette pourtant soixante-douze."

Marguerite, qui avait écouté cette philippique en riant, dit, pour couper court à la verve sarcastique de Foucher: —"Savez-vous quelle pensée m'est venue, capitaine?

—"Est-ce qu'on peut jamais savoir avec toi?

—"J'ai pensé que nous ne saurions trouver pour notre joli sanctuaire un vocable qui rappelle mieux à la fois et notre détresse et notre salut que celui de Notre-Dame-des-VII Allégresses.

—"Sac-à-papier! si tu désirais un nom "ad hoc", comme disait le Père Le Caron, ne cherche pas ailleurs, c'est tout trouvé. C'est encore mieux que mon clocher, et Dieu sait s'il a été — tout en étant de bois — une pierre d'achoppement pour ma modestie, celui-là. Trois hourras pour toi et Vive Notre-Dame-des-VII Allégresses!"

*
* *

La petite construction de forme oblongue élevée pièces sur pièces était couverte d'un épais treillis

de branches entrelacées soutenues par des écorces. Elle se composait de deux chambres: la principale, destinée au sanctuaire, et l'autre devant servir de logis à ses gardiennes. Par une délicate pensée de religion, Foucher avait voulu écorcer les pièces de bois, du côté de l'intérieur de la chapelle, qui apparaissait ainsi toute blanche. En face de l'unique porte se dressait un petit autel surmonté d'une niche; le capitaine s'était dit en la construisant: "Si jamais il ne vient ici de statue ou de tableau, Notre-Dame y descendra elle-même quelque jour, c'est sûr."

La tâche de Foucher était donc terminée, son voeu accompli. Marguerite, pour laquelle tout commençait, pensa qu'il devait reprendre sa lib·rté non enchaînée, comme la sienne, par une promesse. Un soir qu'ils se rappelaient ensemble les personnes absentes et les choses disparues, la jeune fille demanda: —"Serait-il imprudent d'aller aux nouvelles, capitaine?

—"Sac-à-papier! répondit Foucher, je commence à croire que je me réconcilie avec le bon

sens, car cette idée me trotte dans la tête depuis quelques jours.

—"Alors, partez.

—"Oh! ça, c'est une autre paire de manches! partir? et te laisser seule? tu n'y penses pas!

—"Au contraire, j'y pense et j'y pense fort. D'abord je ne serai pas seule, puisque Minohya reste avec moi. Et puis, même alors, qu'aurais-je à craindre? Ce coin de forêt peu giboyeux est, pour cela même, dédaigné des Iroquois et des autres tribus ennemies. Les battues que vous avez faites dans les environs, en vous convainquant que leur dédain est motivé, vous donnent l'assurance que je n'ai rien à craindre des bêtes fauves. J'ai la chapelle pour logement, les fruits de la saison pour nourriture; vous voyez vraiment que Notre-Dame a soin de ses gardiennes. D'ailleurs, vous reviendrez bientôt?

—"Sait-on jamais? Lorsque tu es partie pour cueillir des fleurs au Cap, tu pensais bien y retourner quelques minutes après, et puis te voilà loin...

—"Allons, prophète de malheur! faut-il faire de l'exception la règle?

—"Non, mais...

—"Il n'y a pas de mais... qui tienne: "ce que femme veut, Dieu le veut!" Vous allez partir.

—"Hum!... hum... ce que femme veut, Dieu le veut, hum!... rien ne moins sûr, ma chère; je ne me suis jamais aperçu qu'il en était ainsi; et je me demande si seulement ça serait bon.

—"Nous discuterons cela à votre retour, dans deux ou trois jours, quatre au plus, car Notre-Dame vous ramènera.

—"Oh! si Notre-Dame s'en mêle, je n'ai plus qu'à filer doux, pour dire comme la petite Thérèse. Je partirai donc demain, c'est entendu."

En effet, le capitaine partit le lendemain.

Restée seule avec Minohya, Marguerite résolut, un peu pour chasser l'ennui, mais plus encore pour honorer la Vierge, de rendre moins indigne ce sanctuaire qui portait son nom; son génie inventif et son goût inné allaient trouver, dans cette tâche filiale, un vaste champ à leur activité.

Les deux jeunes filles commencèrent par tresser

des guirlandes de verdure dont elles festonnèrent les lambris de la chapelle, les solives et la niche. Habile comme toutes les sauvagesses à faire des nattes, Minohya couvrit le minuscule autel d'un travail de ce genre où les foins verts croisaient les pailles d'or et où les rubans nacrés des écorces de bouleaux s'enroulaient à celles des aunes bruns. Ces tresses enchevêtrées formaient une mosaïque bizarre, dont la parfaite régularité de l'exécution, jointe à la richesse des couleurs, faisaient oublier l'absence totale d'un dessin arrêté, laissant la grâce se manifester au sein de cette bizarrerie même.

Lorsque les deux décoratrices eurent déposé sur le petit autel les plus longues fougères des environs, transplantées dans de rustiques potiches faites d'écorces d'arbres, la chapelle prit un air de fête qui réjouit le coeur de Marguerite.

Quand Foucher revint le soir du troisième jour, il fut émerveillé de la transformation et, regardant Marguerite de la tête aux pieds, puis des pieds à la tête, il lui dit en forme de félicitations :

"Je te pensais bien une sainte, mais je ne te croyais pas une fée!"

Marguerite arrêta ses démonstration en lui disant que ceci était un de ses plus faibles arguments en faveur de sa thèse: "Ce que femme veut, Dieu le veut", et qu'elle était moins avide de son admiration moqueuse que des nouvelles qu'il devait rapporter de son voyage.

Ces nouvelles confirmaient, hélas! tous leurs pressentiments. De la florissante installation du Cap, il ne restait plus qu'un monceau de ruines. Afin de procurer une sépulture convenable aux corps des victimes, Foucher s'était fait un devoir de fouiller les décombres; le feu avait-il consumé les cadavres? les bêtes sauvages les avaient-elles dévorés? les huguenots les avaient-ils jeté au fleuve? Le capitaine n'en avait découvert aucun vestige. Il rapportait seulement un paquet de hardes qu'il avait trouvé dans un coin du jardinet et qu'il remettait à Marguerite sans l'avoir ouvert.

Puis Foucher ajouta qu'il avait donné rendez-vous pour le soir même, au bout de l'Ile, à Powa8ghuau, un des montagnais employés jadis au

Cap; tranquillisé sur le sort de ses compagnes, il repartait immédiatement dans l'intention de se rendre à Québec cette fois.

Lorsque Marguerite ouvrit le paquet laissé par le capitaine, elle reconnut tout de suite les vêtements de son amie Thérèse, quelques menus objets de travaux féminins et, enveloppé dans son châle de cachemire, son livre d'heures. Après les tristes nouvelles qu'elle venait de recevoir, la vue de ces reliques rendait plus vifs ses regrets et plus douloureux le souvenir de celle dont la vie intime avait été liée à la sienne. Ce soir-là, devant la grande niche où Marguerite avait déposé une miniature de la Vierge prise dans le livre de Thérèse, la prière se prolongea bien tard dans la nuit, lui donnant la consolation de suivre avec son âme celle que ses yeux ne voyaient plus. Et comme une grâce ne vient jamais seule, il lui sembla voir dans le bout de velin devant lequel elle priait, une réponse de la Vierge au désir qu'elle lui avait exprimé de posséder son image dans ce sanctuaire qui portait son nom. Le dernier mot de Marie devait lui donner l'inspiration de réaliser elle-

même d'une manière plus complète son pieux désir.

Quelques jours après, la jeune fille lava le grand châle de cachemire, qui devint d'une blancheur de neige. Puis, après l'avoir tendu sur le mur, s'inspirant d'un médaillon suspendu à son cou et qui représentait sa mère à l'âge de seize ans, elle y dessina, avec de la moelle de jonc pour pinceaux et du jus de fruits pour couleurs, une Vierge dont la figure d'une fraîcheur immaculée s'ennoblissait d'une grâce idéale. Les mains étendues avec douceur, Notre-Dame se tenait debout enveloppée d'une ample robe aux plis sévères que couvrait un long manteau fleurdelisé comme le drapeau de France. C'était simple comme la nature et comme elle plein de pensées. Ainsi créée dans la simplicité ingénieuse de la maladresse, avec l'amoureuse énergie que donne la ferveur, cette esquisse révélait un amour de la perfection beau comme elle, une conception de l'idéal belle comme lui, et la jeune fille avait la joie de réunir sous les mêmes traits les trois amours de son coeur

virginal : sa Mère du Ciel, sa mère de la terre, et sa mère-patrie.

Le tableau-tapisserie fut suspendu dans la niche et le sanctuaire prit aussitôt une physionomie qu'on ne lui connaissait pas encore : il paraissait plus habité et partant plus habitable.

Pourtant Marguerite n'était pas satisfaite, car il lui semblait maintenant que l'image réclamait cet hommage vivant qu'est une lumière. Un soir qu'avec Minohya elle se promenait aux alentours de l'oratoire, elle aperçut, voltigeant d'une branche à l'autre, une multitude de mouches à feu. Un sourire de joie éclaira son visage et elle aurait certainement dit Eureka, si elle avait su le grec : cette flamme éphémère et toujours renaissante, n'était-ce pas, en effet, celle de la veilleuse rêvée ? La petite montagnaise eut vite fait d'attraper quelques-unes des mouches, qu'elle vint disposer en couronne sur les cheveux bruns de Marguerite en lui désignant l'image de la chapelle. Cet enfantillage eut pour effet de rapprocher dans l'esprit de la jeune fille, comme sur sa tête, les

bestioles de ses cheveux, et de lui faire conclure que ceux-ci devaient emprisonner celles-là.

Marguerite coupa une mèche de sa longue chevelure, en mailla les fils soyeux comme une fine dentelle qu'elle tendit sur des ramilles en forme de cage. Minohya, en vraie enfant des bois, se fit une fête de faire la chasse aux mouches et de les introduire dans leur cage, que Marguerite suspendit devant l'image de la Madone, et, lorsque le soir vint et que les jeunes filles se réunirent pour réciter ensemble, selon leur habitude, le chapelet miraculeux des missionnaires, le lustre aux fils d'or, tout scintillant de lumière, semblait donner un peu de sa vie au sourire maternel de la Vierge.

Foucher revint deux semaines plus tard. En entrant dans la chapelle, il chercha d'un geste instinctif le bénitier. Les yeux rivés sur l'image de la niche, il murmurait tout bas: "Je l'avais bien dit que Notre-Dame viendrait un de ces jours!" Mais son admiration ne trouva plus de termes pour s'exprimer lorsque, fermant la porte, il vit le candélabre s'illuminer de lui-même et

inonder le sanctuaire des feux vivants de ses étincelles. C'étaient des "sac-à-papier" à n'en plus finir, mais il les disait à mi-voix d'un ton qui était plus que du respect, presque de la prière.

Le capitaine raconta ensuite à Marguerite comment, grâce aux bonnes dispositions de Powa8ghuau, il s'était, selon son désir, rendu à Québec, qui était aux mains des Anglais. Par d'adroites informations il y avait appris que partout on était dans la certitude que les habitants du Cap avaient tous péris dans le désastre. Dans l'ignorance des intentions des nouveaux maîtres du pays, Foucher avait jugé plus prudent de laisser l'opinion publique dans une erreur qui leur assurait une paix et une solitude pleine de sécurité où ils attendraient les événements.

Une convention passée entre Powa8ghuau et le capitaine permettait à celui-ci de joindre à ceux de son allié les produits de ses chasses et de ses pêches, produits qu'ils iraient ensuite troquer ensemble à Québec. Au moyen de ces échanges, Foucher put procurer à ses compagnes des vêtements plus chauds pour l'hiver qui était à la porte,

et diverses autres choses nécessaires à leur bien-être.

Ainsi organisée, leur vie dura environ quatre ans pendant lesquels, avec ses courtes mais fréquentes visites, Foucher ne ménagea aux jeunes filles ni sa sollicitude ni son paternel dévouement.

Cette vie de réclusion aurait été dure et insupportable pour Marguerite, si elle ne s'était fait une fête de chaque jour d'entourer sa Mère du Ciel de son culte filial, en lui offrant une vie qu'elle avait sauvée. D'ailleurs, cette vie n'était-elle pas celle à laquelle elle avait toujours aspirée : la solitude du cloître avec les douceurs de la prière et les travaux bénis du dévouement ?

La solitude du cloître, elle l'avait ; les douceurs de la prière, Dieu seul en savait la mesure et tout le secret ; et c'était bien encore du dévouement qu'exigeait, depuis près de deux années, l'état de l'innocente. En effet, la fillette, minée par une maladie de langueur, comme ces fleurs aux longues tiges transplantées qui penchent tristement leur corolle, s'inclinait vers la terre, comme pour s'en rapprocher toujours plus et s'y coucher bientôt.

Marguerite avait compris que nul remède humain ne guérirait l'enfant; c'était la lampe qui manque d'huile, sur laquelle la mort souffle pour en éteindre la dernière flamme. Et résignée, elle se préparait à l'heure douloureuse de la séparation.

Une après-midi du mois d'août, la malade ayant voulu revoir l'image de la Vierge, Marguerite la transporta dans la chapelle. Par la porte ouverte le soleil entrait comme pour réchauffer sa vie mourante, et les regards de Minohya, se reposant dans la lumière adoucie des sous-bois, s'enfonçaient dans la forêt, patrie de ses ancêtres. De ces sombres profondeurs inviolées, une paix semblable à la sienne la réclamait, et le bruissement des feuilles, transmis d'arbre en arbre, venait l'y inviter par son langage muet d'une douceur infinie. Poussée par ses désirs intimes, la montagnaise répondait sans le savoir aux appels de cette patrie aimée, patrie qu'elle avait traversée par un chemin solitaire, cette route aérienne que suivent les âmes blanches.

Puis, comme le jour baissait, estompant le fond

des bois d'ombres vertes et froides, Minohya tourna ses yeux vers quelque chose de plus doux encore pour mourir parfaitement consolée: elle fixa l'image de Notre-Dame, se reposant dans cette vision bénie que ses grands yeux profonds emporteraient comme la plus belle fleur de la vie pour embaumer les ténèbres de la mort. Si la forêt avait appelé cette nature sauvage comme elle, Marie réclamait l'âme de cette enfant, vierge comme elle: et qui dira jamais le bonheur suprême de cette rencontre avec cette Mère incomparablement douce, et bonne, et belle, puisque l'une des joies du Paradis sera de le goûter enfin !

Marguerite soutenait la mourante, lui parlant du Ciel avec cette fraîcheur de tendresse qui est le privilège des âmes aimantes. Minohya appuyait sa tête brune sur l'épaule de sa protectrice et c'est ainsi, les yeux fixés sur l'image de la Madone qui lui tendait les bras, que, paisiblement, doucement. la petite innocente mourut... comme on s'endort...

Elle s'était endormie ! Marguerite le crut un

instant, mais bientôt elle s'aperçut qu'elle s'était endormie... pour toujours! En pleurant elle baisa ses grands yeux sombres, fermés maintenant, mais illuminés à jamais des feux de l'éternité; puis, après les pieux devoirs de l'ensevelissement, elle laissa la frêle dépouille devant l'autel de Marie comme un grand lis qu'elle avait l'honneur d'offrir à la Reine des Vierges.

Absent au moment de la mort, Foucher revint pour aider Marguerite à donner la sépulture à l'enfant. Sous l'autel même il creusa la fosse qu'il tapissa de branches de buis et de sapin; puis Marguerite prit la petite morte dans ses bras et, dans un geste maternel d'adieu, posa ses lèvres sur son front puis, aidée de Foucher, la coucha dans la fosse. Ramenant ensuite ses longs cheveux noirs sur son visage en guise de suaire, elle jeta sur la dépouille toutes les fleurs blanches qu'elle avait pu trouver.

Après les dernières prières, Foucher combla la fosse, remit l'autel à sa place comme un monument érigé par Minohya elle-même, et au pied

duquel elle avait passé tant d'heures l'esprit perdu dans les régions où fleurit l'innocence.

Avec son doux mutisme l'innocente avait été moins une compagnie qu'une compagne pour Marguerite; cependant, quel vide l'absence de l'enfant ne faisait-elle pas dans cette vie livrée désormais à un silence presque continuel! Minohya, il est vrai, parlait peu ou pas, mais nos mots humains défigurent tant les paroles de nos âmes que Marguerite dut être heureuse d'avoir rencontré quelqu'un qui l'eut comprise et l'eut aimée doucement, simplement, comme on vit, sans que leurs deux âmes se crussent obligées de savoir pourquoi et comment, ni surtout sans éprouver le besoin réciproque de s'en convaincre.

Foucher voulut passer quelques jours avec la jeune fille afin d'adoucir par sa présence la tristesse de ces premières heures de séparation. Mais sur les instances de Marguerite il se décida à reprendre ses courses, quitte à revenir plus souvent. Toutefois, comme l'isolement complet de la jeune fille demandait plus de prudence et exigeait certaines précautions, il fut entendu qu'elle n'ouvri-

rait sa porte après le coucher du soleil qu'à un signal convenu. Le capitaine partit quelques jours plus tard, à contrecoeur cette fois, et résolu à faire quelque chose — il ne savait encore quoi — pour améliorer le sort de Marguerite, car, se disait-il en s'en allant, si on doit être enterré, il vaut mieux faire comme Minohya, commencer par mourir.

Foucher se dirigea vers Québec, où les Français étaient rentrés depuis peu. En arrivant sur la Place-d'Armes, il ne fut pas peu étonné de voir plusieurs personnes sur le seuil de leur porte, parlant avec animation, tandis que devant l'Habitation des groupes non moins animés se formaient. La joie éclatait sur toutes les figures et, à certains éclats de voix plus bruyants, il comprit qu'on ne parlait de rien moins que d'un feu d'artifice.

Evidemment une heureuse nouvelle circulait dans la colonie; il apprit bientôt que les missionnaires revenaient au Canada: le navire étant déjà signalé, on faisait les préparatifs d'une réception digne des nobles exilés.

Sa résolution fut prise: il attendrait les religieux.

Le surlendemain, le vaisseau commença à montrer la pointe de ses mâts au fond du fleuve, et quelques heures plus tard il jetait l'ancre dans le port au bruit des salves d'artillerie.

Il est plus facile de s'imaginer que de décrire l'allégresse des colons en cette circonstance. Les missionnaires de retour! mais c'était la religion d'abord, c'était la prospérité ensuite, c'était le bonheur encore, c'était la vie enfin!...

Comme on peut le supposer, le capitaine ne tarda pas à se présenter chez les religieux, non sans avoir auparavant fait couper ses cheveux, raser sa barbe, et revêtu des habits "à la française".

Il raconta le drame du Poste, la mort de plusieurs de ses hommes, et enfin sa fuite avec Marguerite, accompagnée elle-même d'une petite sauvagesse. Il n'oublia pas de signaler les voeux émis et les incidents de cette traversée qui en avaient été la céleste acceptation.

Le missionnaire écouta avec intérêt la mer-

veilleuse histoire, et s'offrit spontanément à suivre le capitaine à l r refuge. Dans l'après-midi ils voguaient vers la chapelle, où Marguerite ne s'attendait à rien moins qu'à pareille visite.

Après avoir prié le religieux de lui permettre d'aller préparer la jeune fille à sa venue, Foucher se dirigea vers le sanctuaire en sifflant de la manière convenue. Marguerite parut aussitôt sur le seuil de l'oratoire.

Ils entrèrent dans la chapelle. Avec des détours infinis, multipliant les circonlocutions et les détails, le capitaine fit revenir les missionnaires dans la pensée de Marguerite presqu'aussi lentement qu'ils avaient remonté le fleuve. Suspendue aux lèvres de Foucher, elle jetait ici et là, pour hâter le dénouement, un mot qui était absorbé par le bras de l'éloquence fouchérienne, vrai buisson ardent qui brûlait sans se consumer. Mais enfin, impatiente :—"Voyons, dites-moi, sont-ils arrivés, oui ou non? viendront-ils? quand?

—"Les navires étaient signalés depuis huit jours...

—"Huit jours! mais ils ont eu le temps d'arriver au moins huit fois! alors ils sont venus?

—"Oui... non... c'est-à-dire... sac-à-papier...

—"Pour une fois, capitaine, vous exercez ma patience. Pour votre punition je ne vous demanderai plus rien et vous resterez ici tout seul *à la noirceur,* car il faut que j'aille cueillir des fruits si nous ne voulons pas souper que demain matin."

Foucher, devant la porte, lui barra le passage en disant: "Ne sors pas maintenant, car...

—"Car... oui... non... c'est-à-dire... je ne vois en tout cela rien de grave qui puisse retarder notre repas. J'ignore si, comme Samson, vous avez perdu vos forces en perdant vos cheveux; mais vous êtes drôle, tout de même.

—"J'ai parlé aux missionnaires.

—"Fallait le dire! je vous l'ai demandé vingt fois...

—"Je leur ai raconté ton histoire...

—"Et vous direz ensuite que les femmes sont bavardes.

—"Le bon Père s'est offert à venir te voir...

—"Quand viendra-t-il? interrompit vivement la jeune fille. Bientôt? demain peut-être? dites vite...

—"Ce soir, mon enfant, dit une voix grave et douce; je vous apporte la bénédiction du Très saint Seigneur Jésus-Christ."

Marguerite, muette de surprise, se retourna et, dans la porte de la chapelle qui s'était ouverte sans bruit, elle aperçut le missionnaire, les mains levées pour la bénir. La jeune fille tomba à genoux comme devant une apparition céleste, incapable de prononcer une parole, pleurant d'émotion.

"Relevez-vous, ma fille, reprit joyeusement le missionnaire, et surtout ne pleurez plus, car c'est l'heure de la réjouissance." Et comme Marguerite, ne semblant pas l'avoir compris ne se relevait pas, le religieux ajouta: "Les événements, ma fille, sont des maîtres que Dieu nous donne pour nous conduire vers Lui. Sa Sagesse nous entretient parfois dans l'inquiétude, mais c'est pour nous conduire à la paix; si elle nous entraîne aussi d'une angoisse à l'autre, c'est toujours pour nous introduire de cette clarté dans une autre

plus douce encore, jusqu'à l'heure des suprêmes révélations, après le sacrifice suprême, dans la suprême lumière de l'éternité. Nous allons ainsi, n'est-il pas vrai, croyant toujours toucher au port, tandis que sa main divine, brisant les amarres, nous force à de nouvelles traversées, nous pousse vers la terre, pour nous insoupçonnée trop souvent de la sainteté. Oui, en vérité, réjouissez-vous, vous surtout que la main de sa miséricorde a protégée."

Marguerite se leva, rougissante comme une pensionnaire, et offrit un siège au vénérable visiteur. Une longue conversation s'engagea entre nos trois personnages. Le missionnaire parla d'abord de la France, "ce plus beau royaume après celui du Ciel". On parla ensuite de la Colonie, de ses épreuves passées, de ses espoirs actuels. Puis s'adressant enfin à la jeune fille, le religieux lui offrit de commuer son voeu, afin de la soustraire à une vie qui ne serait pas sans danger lorsque sa retraite serait plus connue. Et comme Marguerite restait muette d'étonnement — le missionnaire lui proposant une chose à laquelle elle

n'avait jamais pensé — celui-ci ajouta: "J'ai la ferme assurance que, dans l'état où se trouve la Nouvelle France à l'heure présente, à ce nouveau début où tout est à refaire, vous servirez d'une manière plus pratique et peut-être plus généreuse encore, Notre Seigneur et sa Sainte Mère. en déployant votre activité au service des colons et de leurs enfants trop négligés.

—"Les enfants, répéta Marguerite comme en écho, et elle demeura pensive pendant quelques minutes; puis bientôt, un léger tremblement dans la voix: "Que pourrais-je donc, Père, pour vous être utile?

—"Je savais qu'on ne parle pas en vain de dévouement à une enfant de saint François: bon sang ne peut mentir, car vous faites partie du 3° Ordre, m'a dit, je crois, le sieur Foucher?

—"Oh! Père, je n'ai encore que le voile blanc... après un noviciat de cinq ans.

—"Vous serez admise à la sainte profession, ma fille, mais pour achever de vous revêtir de l'esprit du Séraphique Père, lui qui prêchait aux oiseaux de chanter sans relâche la bonté

du Seigneur, vous quitterez votre chère solitude pour venir prêcher aux enfants des colons, ces petits oiseaux du Canada. Vous leur enseignerez à prier d'abord, puis ensuite les premières notions du catéchisme. Cette tâche vous sourit-elle?

—"C'est la seconde partie de mon désir, Père.

—"Et la première, s'il n'y a pas d'indiscrétion?

—"Etre religieuse.

—"Eh bien! commencez d'abord par la seconde partie de votre désir, puisqu'elle s'offre à une plus prompte réalisation; et qui sait, Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, se chargera-t-il de terminer, lui, par la première!"

Marguerite n'avait plus rien à objecter. Le missionnaire partit en lui disant que le capitaine reviendrait la chercher aussitôt que les arrangements nécessaires à sa nouvelle installation seraient terminés.

Une semaine plus tard, la jeune fille quittait son agreste solitude pour venir habiter, au coeur même de la colonie, une maisonnette où les enfants accoururent lui demander le pain de la science qui fait les vrais chrétiens.

Et lorsque, six ans plus tard, en 1639, les Dames Ursulines arrivèrent à Québec pour y inaugurer cet enseignement éducateur poursuivi depuis lors avec tant de zèle, et dont le pays reconnaissant les proclamera toujours les instauratrices distinguées, Marguerite conduisit ses petits élèves aux classes des nouvelles institutrices, et se mit elle-même sous leur direction, afin de se perfectionner dans l'art des vertus claustrales; elle reçut le nom de Mère Stella de saint Gabriel.

. . . .

Foucher, dont les missionnaires avaient pu admirer le dévouement paternel pour Marguerite et dont ils connaissaient l'isolement — isolement doublement lourd à son âge, — le prièrent de vouloir bien demeurer avec eux comme homme de confiance. Le capitaine accepta en pleurant de joie.

Dans la suite il allait souvent, les soirs d'hiver, tantôt chez Martin ou chez Desportes, tantôt chez Couillard ou chez Hébert, passer la veillée au coin

du feu en fumant une *touche*. Comme il parlait bien et qu'il avait toujours le mot pour rire, on lui demandait quelquefois de raconter des "peurs"; il ne se faisait guère prier d'ailleurs, et cela le ramenait invariablement à narrer l'épisode tragique du Cap et le sauvetage miraculeux.

Et comme les auditeurs optimistes renchérissaient sur les avantages, mêmes temporels, que procure la piété vraie, et que d'autre part certains pessimistes semblaient douter qu'il y eût dans le monde beaucoup de personnes comme Marguerite, Foucher les faisait taire d'un air d'autorité comique: "Sac-à-papier! je me tue à vous le dire, je vous le répète et je vous le tripète au besoin: il y a du bon dans l'espèce humaine, plus de bon qu'on ne le pense, vous et moi; seulement. il faut travailler à lui donner l'occasion de le montrer, voilà!"

La petite chapelle toujours close et solitaire, privée de réparations, se délabra peu à peu; les pièces de bois pourrirent, et avec les années elle s'écroula et finalement tout disparut. Le rocher se couvrit entièrement de petites fleurs blanches

— de ces fleurs que personne n'a semées, — qui en faisaient comme un mausolée fleuri : c'était celui de Minohya l'innocente.

Aujourd'hui, sur le lieu même où s'élevait jadis l'oratoire de Marguerite, à St-Michel, en face de l'Ile d'Orléans, s'élève une mignonne chapelle gothique, toute blanche à l'intérieur, comme l'ancienne. Au fond de l'abside se dresse — radieuse réminiscence — une statue de la Vierge couronnée d'étoiles et portant un chapelet suspendu à son bras : c'est bien la Madone de Lourdes et la Vierge de France, mais c'est encore Notre-Dame des VII Allégresses.

"Or, un jour que le frère Jacques de Fallerone demandait au frère Masseo pourquoi, alors qu'il exprimait sa jubilation et son allégresse, il n'avait toujours qu'un seul refrain et ne le changeait jamais, celui-ci lui répondit joyeusement: Mon frère, lorsqu'on trouve sa joie et son bonheur dans une seule chose, il n'est pas nécessaire de chanter autre chose que cette chanson-là."

Fioretti, chap. XXXII.

Table

Préface 9
La prophétie du frère Gervais 15
Le secret de la grotte 41
Le chapelet d'étoiles 77

Imprimé à Montréal, aux presses Godin - Ménard (limitée), par les soins du R. P. Hugolin, o.f.m. en septembre mil neuf cent seize ❧ ❧ ❧ ❧

